

Le Samedi

VOL. IV - NO. 52

MONTREAL, 3 JUIN 1893

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS



LA FÊTE-DIEU.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 3 JUIN 1893



On dit que l'argent passe ! Je vous crois ; c'est
lui qui sait le tour de vous dire : " Adieu ! "

Le poète et le pêcheur ont plusieurs points de
ressemblance : ils passent des heures sur une
ligne.

" Non, disait un client de restaurant, ce serait
lâcheté de ma part de m'attaquer à un café aussi
faible ! "

Il y a des vêtements plus chauds que cela :
plus un homme se drape dans sa dignité, plus il
devient froid.

Voici bientôt la saison des chaleurs. Si vous
voulez conserver vos enfants forts et vigoureux,
tenez-les sur la glace.

Le mesquin ne sait jamais quand il l'est. Il se
croit tout simplement prudent, comme le myope
s' imagine qu'il voit loin.

" Si ça blesse des caricatures ? disait un politi-
cien d'esprit, autant que les coups de corne d'un
bouc sur la muraille où est votre ombre. "

" Mon homme, disait tante Sambo, a la pas-
sion la plus extraordinaire que je connaisse pour
le poulet. S'il ne trouve pas le moyen d'en avoir
autrement, il va jusqu'à en acheter. "

La première Mite. — Veux-tu que je te serve de
cette flanelle ?

La seconde Mite, (avec hauteur). — Merci ; je
viens de dîner dans un habit de soirée.

Le sentiment artistique est très développé dans
la famille royale d'Angleterre. Toutes les prin-
cesses jouent de plusieurs instruments ; le duc
d'Albani jouait très bien du violon et le Prince
de Galles joue superbement le baccarat.

Vous voulez savoir la date du jour sans calen-
drier ? C'est très facile : Il ne s'agit que de con-
naître celles de la veille et du lendemain. Exem-
ple : C'était hier le 20 mai ; c'est demain le 22
Je dis : 20 et 22 font 42. La moitié de 42 est de
21, date d'aujourd'hui. Il ne reste plus qu'à ré-
soudre la difficulté du dernier du mois et du pre-
mier de l'autre.



Le tramp. — Est-ce que vous ne pouvez pas, monsieur,
me donner quelque chose à faire ?

Le monsieur. — Vous ? Allons donc ! Que pouvez-vous
bien faire qui me soit utile ?

Le tramp. — Pour dix sous je pourrais vous débarras-
ser de ma présence.

MOTS D'ENFANTS

Le père. — Je vous avais promis un lièvre pour
dîner, mais ma cuisinière l'a manqué.

L'enfant terrible. — C'est pas la cuisinière, c'est
toi qui l'as manqué ; tu sais bien j'étais avec toi.

Le professeur. — Personne ne peut lire votre
écriture ; pourquoi ne vous appliquez-vous pas ?

L'élève. — Ce n'est pas nécessaire ; je vais faire
un médecin comme papa.

COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE

L'Espoir de la patrie. — Papa, explique moi
donc un peu ce que c'est que la protection. Qu'est-
ce que c'est que l'impôt sur les alcools ?

Le papa. — En fait d'alcools, je ne sais rien ;
mais je connais les droits sur le tabac. Ainsi mon
devoir est de saisir les cigares qui gonflent le gous-
set de ton gilet.

L'Espoir de la patrie (débarrassé de ses cigares).
— C'est cela ? Mais alors les droits sur le tabac,
c'est le libre échange ? Moi qui ne savais pas
cela !

GARANTIE CONTRE LES VOLEURS



Le premier cambrioleur. — Déjà de retour ! Il n'y a
donc rien à prendre ici !

Le second cambrioleur. — Je ne pense pas. J'ai trouvé
sur le bureau de toilette trois comptes de plombiers
acquittés.

Le premier fleur. — Vois-tu ce couple ? Ce
sont des nouveaux mariés.

Le second fleur. — Comment vois-tu cela ?

Le premier fleur. — A la manière dont il
marche sur sa robe. Quand il saura ce que ça
coûte d'habiller une femme, il prendra plus de
précautions.

LEÇON DE CATÉCHISME

Le professeur. — Qu'est-ce qui précède la céré-
monie du baptême ?

L'élève. — Le bébé.

TOUJOURS LA MALCHANCE

Bouleau. — Mon vieux, je sais où tu peux te
procurer une jolie petite maison avec un jardin,
pour une simple chanson.

Rouleau. — Bon ! Toujours ma déveine ; je ne
puis mettre une note sur le ton.

DOUCEURS MAL PLACÉES



Bouleau. — Oh ! là, là ! Est-ce que le tonnerre t'est
tombé sur la moustache ?

Rouleau. — Pire que cela. Madame Harlem m'a forcé
d'embrasser son enfant ; et le petit malheureux, il ve-
nait de manger de la praline !

ENTRE VIEILLES CONNAISSANCES

Le magistrat (à un ivrogne incorrigible). —
Encore vous ? Vous m'avez pourtant déjà vu sou-
vent ici.

Le prisonnier. — Oui, j'ai eu cet honneur ; et
puisque nous nous connaissons si bien, comment
se porte votre aimable épouse ?

L'IMPORTANCE DE PRENDRE DATE

Le jeune homme. — Puis-je avoir l'honneur de
demander votre main ?

La jeune fille. — Je suis aésolée de vous désap-
pointer ; mais je me suis fiancée ce matin.

Le jeune homme. — Alors, je retiens la première
place pour demain.

L'ART D'ACCOMODER LES RESTES

*Madame Jonathan (dans un restaurant de
Chicago).* — Ouf ! Deux mouches dans mon po-
tage !

Jonathan. — Chut ! Pas un mot qui dénote notre
ignorance. Cette satanée manie qu'ils ont d'impri-
mer leurs noms en français ! Nous avons peut-
être demandé de la soupe aux mouches.

PROBLÈME MÉTAPHYSIQUE RÉSOLU

Louis. — Je me demande pourquoi mes amis me
reçoivent si froidement.

Alphonse. — C'est que tu as mené une vie très
dissipée, et que tu as englouti l'héritage que t'a
laissé ton père.

Louis. — Est-ce ma faute à moi, s'il ne m'en a
pas laissé davantage ? Je ne crois pas que les en-
fants doivent souffrir des fautes des parents.

LE BAISER DE L'AMOUREUX



I
Julie.—Garçon, voilà vingt sous ; achète un timbre, mets cette lettre à la poste et garde la différence.

II
Samba.—Voilà ce qui s'appelle une affaire ! Dix-sept sous pour lécher un timbre !

III
L'Amoureux.—Une lettre de Julie ! Que je couvre de mes baisers l'endroit que ses lèvres ont touché !

AUX FEUILLANTINES

Mes deux frères et moi, nous étions tout enfants. Notre mère disait : " Jouez, mais je défends [les.] Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échel-

Abel était l'aîné ; j'étais le plus petit. Nous mangions notre pain de si bon appétit, Que les femmes riaient, quand nous passions près d'elles.

Nous montions, pour jouer, au grenier du couvent, Et là, tout en jouant, nous regardions souvent, Sur le haut d'une armoire, un livre inaccessible.

Nous grimâmes un jour jusqu'à ce livre noir ; Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir, Mais je me souviens bien que c'était une bible !

Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir. Nous allâmes ravis, dans un coin, nous asseoir ; Des estampes partout ! Quel bonheur ! Quel délire !

Nous l'ouvrîmes alors tout grand sur nos genoux, Et dès le premier mot, il nous parut si doux, Qu'oubliant de jouer, nous nous mimâmes à lire.

Nous lûmes, tous les trois, ainsi tout le matin, Joseph, Ruth, Booz, le bon Samaritain, Et toujours plus charmés, le soir nous le relûmes.

Tels des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieux, S'appellent en riant et s'étonnent, joyeux, De sentir dans leur main la douceur de ses plumes.

VICTOR HUGO.

CONSEILS D'UN LIEVRE A SON FILS

" Quand tu verras un jeune et beau monsieur équipé de neuf, avec fusil reluisant, guêtres et souliers sortant de chez les bons faiseurs, bien émancipé et carnier novice ne te fais pas de bile. Si tu es en train de déjeuner, ne perds pas une gueulée de serpolet, si tu es en causerie, avec une jeunesse, continue ta conversation. Seulement, quand le chien sera à trois pas de toi, détale, mais pas trop vite de manière à ce qu'il te suive de près. Laisse-toi souffler au poil, comme on dit. Le jeune chasseur tirera, et comme il ajustera trop bas, selon la bonne habitude des débutants, il te manquera et tuera son chien. Double profit pour toi.

" Tu peux rire de l'aventure, mais aie l'œil au guet, car derrière le jeune caniche il peut arriver un vieux roublard avec lequel tu ne riras pas longtemps.

" Celui-là mon fils, méfie toi comme de la peste. Voici son portrait.

" Il a quelque chose comme la cinquantaine. Son vieux claquot est rouillé, ses souliers sortent de l'échoppe du cordonnier du village, ses guêtres ont cinq ans, son chien en a dix ; quant à son carnier, il lui vient de son père qui en a hérité de son grand-père, braconnier durant la guerre de l'Indépendance.

" Ce carnier là, mon fils, a été le tombeau de ta mère et de cent cinquante de tes aïeules, sans compter les aïeux.

" Quand tu vois poindre à l'horizon la vieille casquette de ce vieux brigand, ou le museau de son vieux chien, décampe comme si tu avais à la queue la casserole, dans laquelle on te mettra, un jour ou l'autre en civet.

" Le vieux chasseur s'en va cahin caha, humant de temps en temps sa prise de tabac comme un greffier de la cour d'assises. Son affreux barbet se promène le nez à terre, la queue basse, les oreilles pendantes, reniflant de ci, de là, battant en zig-zag, revenant dix fois sur ses pas, et ne laissant pas sur pied une malheureuse alouette sans la dénicher.

Décampe, mon fils, ou tu es mort.



Un homme de lettres.

COMMENT ON ARROSE LE VEAU

Une bonne ménagère, qui avait à faire honneur à une bienvenue, était allée chercher le classique rôti de veau, et bientôt cette pièce, largement cuirassée de beurre, était placée dans le four de la cuisine chauffé à point.

—Marguerite, dit la ménagère à sa domestique, je vais sortir un quart d'heure, vous aurez soin d'arroser le veau assez souvent.

—Oui, madame.

Quelques minutes plus tard, Marguarite prend un seau, le remplit d'eau au ruisseau voisin, se dirige vers l'étable dans laquelle se prélassait un magnifique veau en litière, et lui distribue de la tête à la queue une douche complète.

Pareil manège se répéta cinq ou six fois.

Le jeune quadrupède, qui ne connaissait pas les bienfaits de l'hydrothérapie ou qui avait conscience de n'avoir pas besoin de ce traitement, s'en plaignit en cris plaintifs comme la dame du logis rentrait.

Mais, ô douloureuse perplexité ! si son tympan est tristement affecté du côté de la vacherie, son nerf olfactif ne l'est pas moins du côté de la cuisine d'où s'exhale une forte odeur de roussi.

Enfin, le plus gros morceau l'emporte ; elle court à l'étable, et voyant tout trempé, son pauvre veau, elle le détache péniblement et l'amène sur une litière sèche ; puis se dirige à la hâte vers le four.

O désolation ! le jus du bouillon a beau couler à flots sur le rôti, il glisse dessus comme la pluie sur la carapace d'une tortue : le rôti était biscuit.

—Mais, Marguerite, qu'avez-vous donc fait ?

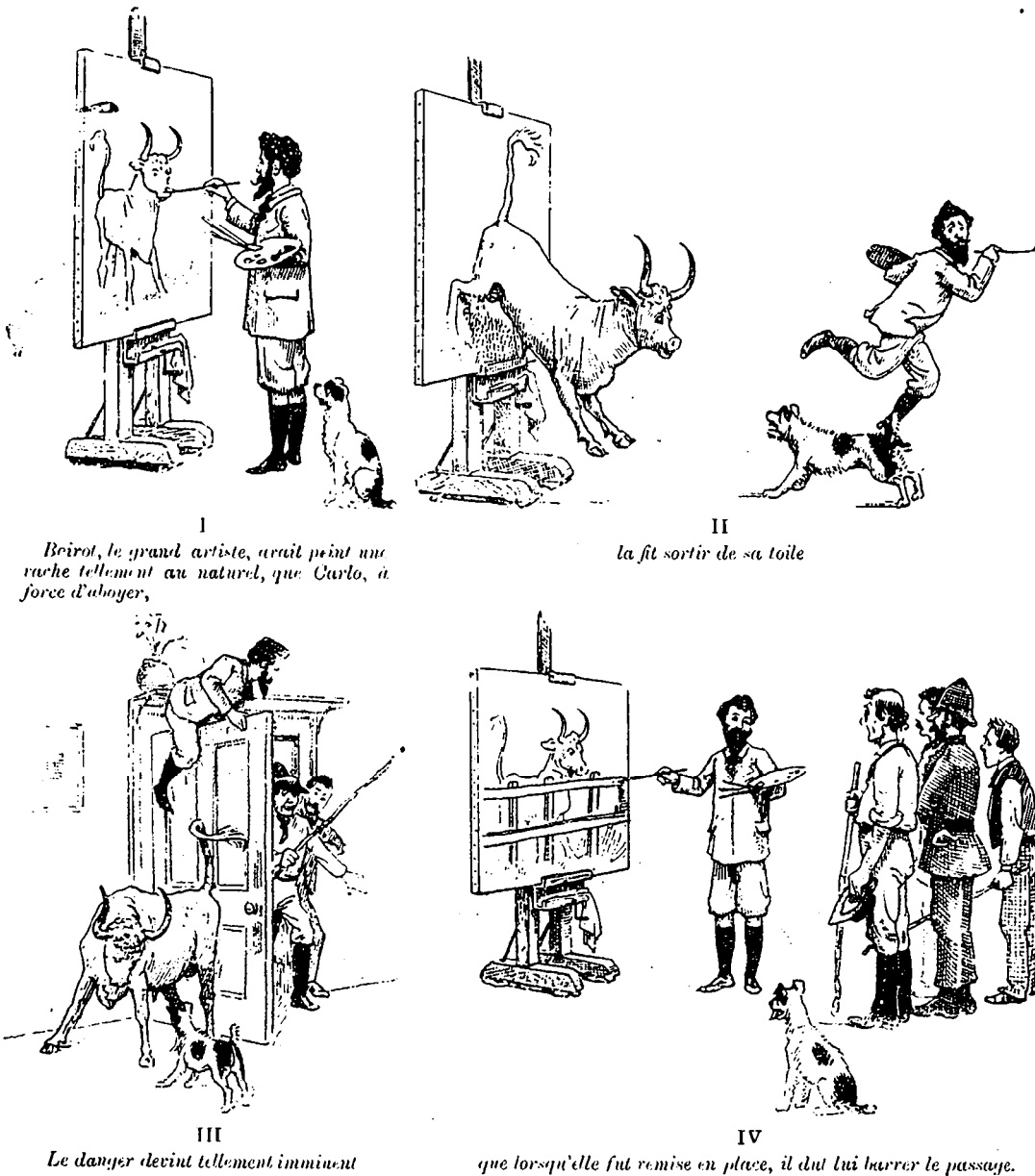
—Mais, madame, ne m'avez-vous pas dit d'arroser le veau ?

PAS LE MÊME PIED

La dame, laissant le tramway. — J'avais hâte de sortir de cette foule. Plus d'un mille que je fais rien que sur un pied.

Une voie dans la foule. — Et ce pied, c'était le mien.

LES RESSOURCES DU GÉNIE



I
Beiroz, le grand artiste, avait peint une vache tellement au naturel, que Carlo, à force d'aboyer,

II
la fit sortir de sa toile

III
Le danger devint tellement imminent

IV
que lorsqu'elle fut remise en place, il dut lui barrer le passage.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Un jeune négriillon est parti de Valparaiso dans l'âge le plus tendre. Il est venu à Paris. Là, grâce à son travail et à son intelligence, il est devenu riche.

Il ne néglige pas ses parents, qui sont restés au pays, et leur écrit régulièrement.

Dernièrement, sa vieille mère lui répond affectueusement :

— "Mon cher enfant, j'espère qu'au milieu de toutes les prospérités tu n'as pas oublié notre origine, et que tu es resté nègre."

Une jeune maman donne un bonbon à manger à son petit enfant et, pour lui enseigner la politesse, elle l'interroge ainsi :

— Qu'est-ce qu'on dit quand on mange un bonbon ?

— Encore, répond le bébé.

Quelques définitions de la vie, d'après un des collaborateurs de l'Intermédiaire des chercheurs et curieux :

Qu'est-ce que la vie ?

La vie est une culotte dont les bretelles sont l'espérance.

La vie est un verre d'eau qu'il faut avaler sucré, oh ! mais très sucré.

La vie est un oignon qu'on épluche en pleurant.

La vie est dure et le bonheur pointu.

La vie est une amère pilule.

La vie est une tartine à laquelle on a enlevé trop de confiture.

Entendu au dernier assaut du cercle de l'escrime.

Scholl était occupé à consoler un tireur malheureux.

— Ne vous désolez pas, mon ami, disait le maître chroniqueur... Les meilleurs bottes ont leurs revers !

Hier soir, au coin du Pont Neuf, une pauvre, portant un enfant sur son bras, arrête un passant.

Celui-ci examine le poupon, décoche une pichette sur le nez qui résonne d'une façon anormale.

— Mais il est en carton, votre enfant !

— Pardonnez-moi, mon bon monsieur, le temps a un peu fraîchi. J'ai laissé le vrai à la maison !

Un vrai malotru, que le peintre Z...

L'autre jour, il rencontre dans la rue une femme du monde fort spirituelle.

Selon son habitude, il juge inutile d'ôter son chapeau, et se contente d'un petit signe de tête protecteur.

Le lendemain, par hasard, cette dame retrouve notre homme dans un salon ami.

Et d'un ton de bienveillant conseil :

— Mon cher monsieur Z... à votre place j'essayerais d'entrer dans l'Armée du Salut. Ça vous changerait.

Infatigable, quoique mûre, Mme X... On ne voit qu'elle à toutes les premières, à toutes les réceptions, à tous les bals.

Aussi va-t-elle répétant sans cesse qu'elle n'en peut plus, qu'elle est sur les dents.

— Oh ! ça, proteste son garnement de neveu, c'est une manière de parler... pour faire croire qu'elle en a encore !

La petite Marthe, cinq ans, a fait les cent coups à son réveil.

Au moment du déjeuner, papa lui dit d'une voix qu'il veut rendre sévère :

— Je connais une petite fille qui n'a pas été sage ce matin.

— Ah ! fait Marthe avec une indifférence affectée.

— Tu la connais aussi.

— Bah !

— Peux-tu me la nommer ?

— Les enfants ne parlent pas à table.

Petit dictionnaire fin de siècle.

Gardi-n de la paix. — Accompagnateur pour violon.

Pompier. — Un monsieur qui suit les flammes.

Statuomanie. — Aliénation monumentale.

Solliciteurs. — Une armée dont les grandes manœuvres durent toute l'année.

Spiritisme. — L'art de changer les revenants en revenus.

Amour. — Jeu de dames qui, à un certain âge, devient un jeu d'échecs.

Confident. — Petit tonneau des Danaïdes.

Cuisine. — Chimie culinaire.

Diplôme. — Le port d'armes du médecin.

Espérance. — Imagination des malheureux.

Mémoire. — Une boîte de conserves.

Opinion. — Chose respectable, même quand elle est sincère.

Dans l'atelier du peintre X...

Un visiteur examine un tableau représentant une fille de ferme en train de traire une vache :

— Ce que j'admire surtout ici, dit le visiteur, c'est que vous avez su éviter la faute que commettent tant d'artistes en cherchant toujours à poétiser leurs personnages. Vous avez voulu peindre une vachère, et c'est bien une vachère que vous avez peinte.

Mme X..., la femme du peintre, d'un air pincé :

— Merci ; c'est moi qui ai servi de modèle.

LES HUMBUGS DU THÉÂTRE



I
L'Impressario. — Monsieur, il commence à être tard.

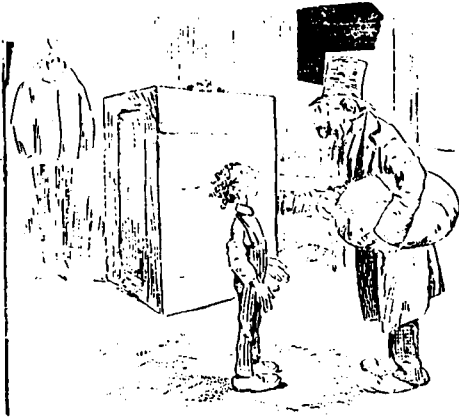
II
L'Artiste. — Très bien. Passez-moi ma perruque.

III
Immense oration à l'enfant prodige de huit ans.

TOUJOURS LA POUR AFFAIRES



I
Le père. — Voilà Roboam qui entre. Dis-lui que je n'y suis pas.



II
Roboam. — Bonjour. Tiens j'emporte une excellente affaire pour ton père.
Le fils. — C'est que, voyez-vous, papa est...



III
Le père sortant de sa caisse. — Je viens justement d'arriver.

Le financier X... qui est laid comme les sept péchés capitaux, se plaint, à la Bourse, d'un mal de tête affreux.

—Mal de tête affreuse serait plus correct fait observer à mi-voix un collègue.

Un mot d'Edouard Pailleron :

Le spirituel auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, alors candidat à l'Académie française, arrive un jour chez Renan.

Le domestique l'introduit auprès de l'illustre écrivain qui se lève et, très aimable :

—Prenez donc une chaise, cher monsieur ?

—Mille pardons, répondit Pailleron, mais c'est un fauteuil que je viens vous demander.

Une cuisinière, en retard, se précipite dans la boutique d'un charcutier.

—Bien vite, trois livres de boudin !

Et comme le charcutier n'évolue que fort lentement :

—Bien vite ! je vous dis... c'est pour un malade !

Un vieux cocher est récemment entré dans les pompes funèbres.

Le premier jour qu'il débuta, au moment du départ de la maison mortuaire, instinctivement il se retourna :

—Dites-donc, eh ! bourgeois, c'est-y à l'heure ?

Entre tailleurs :

—Ah ! oui, parlons des pantalons et des effets que fabrique J... Tout ça, c'est des vêtements de réserviste.

—Comment ! J... fait des équipements militaires ?

—Non..., mais ce sont des effets qui ne font jamais plus de vingt huit jours.

Pendant les manœuvres, à la grande halte, un dragon éponge avec soin la croupe de sa monture.

Un chasseur à pied passe et regarde le passage, les yeux écarquillés et la bouche bée.

—Hein ! dit le dragon, tu voudrais bien être dans la cavalerie ?

—Dame ! oui, répond le chasseur, mais comme... cheval.

Entre amies.

—Enfin ! quel âge avez-vous, ma chère amie ?

—Oh ! ça, voyez-vous, ma chère, c'est le seul secret que j'aie jamais pu garder !

Au baccalauréat :

L'examineur. — Y a-t-il un rapport entre l'illustre Cornélius Herz et le fameux auteur latin, Cornélius Nepos ?

Le candidat. — Sans doute ! Les deux Cornélius ont mérité d'être traduits : l'un en français, l'autre en police correctionnelle.

Le notaire et le médecin se rencontrent à la porte d'un malade à ses derniers moments.

Echange de politesses.

—Après vous.

—Je n'en ferai rien.

—Moi non plus.

Le notaire, qui est venu pour le testament, se décide à passer, en disant avec un sourire :

—Puisque vous le voulez, cher docteur, et que c'est la conséquence de la vôtre.

Un mot du cardinal Lavignerie :

Étant évêque de Nancy, il se trouvait, un soir, dans un salon.

Vers dix heures, des dames arrivèrent en toilette de bal. En voyant leurs robes décolletées, le prélat se lève et fait mine de se retirer.

—Quoi ! déjà, monseigneur ? lui dit la maîtresse de la maison.

—Que voulez-vous ? madame ; on me chasse par les épaules

MIEUX QUE LA POULE AUX ŒUFS D'OR

Un citoyen de la ville de B*** passait pour un gastronome et libéral amphitryon ; il n'était bruit dans tout ce canton que de ses dîners succulents et copieux. Chacun en convoitait sa part. Certain paysan, propriétaire d'une vieille poule qu'il n'avait pu vendre, imagina d'en faire hommage au citoyen hospitalier. Il vint à la villa et offrit sa volaille. Le bon gastronome le remercia et le retint à dîner. Il y a apparence que le campagnard fut satisfait, car il ne manqua pas de revenir la semaine suivante.

QUAND ON PEUT SE CACHER



Gentleman philanthrope, à un pochard. — Vous devriez avoir honte. Est-ce que vous me voyez jamais ivre dans les rues ?

Le pochard. — Non, juge ; moi, je n'ai pas votre chance d'avoir une maison.

—C'est moi, dit-il pour se faire reconnaître, qui vous vous ai apporté l'autre jour la poule au pot. Était-elle bonne ?

—Excellente, répondit le citoyen. Vous arrivez à point : nous allons nous mettre à table.

Huit jours après, un autre *quidam* se présente chez l'amphitryon :

—C'est moi, dit le nouveau venu, qui suis le voisin de celui qui vous a donné la poule.

—Très bien ! dit le citoyen, je suis enchanté de vous voir. Nous allons manger un morceau ensemble !

Le surlendemain, un troisième paysan frappe à la porte de la villa. Le citoyen lui demande le motif de sa visite.

—Je suis répliqua l'autre, le voisin du voisin de celui qui vous a donné la poule.

—Charmé de vous voir ! répliqua le citoyen. Accepteriez-vous bien quelque chose ?

Le *quidam* ne se fit pas tirer l'oreille ; il se mit à table, où le citoyen lui fit servir une grande écuelle de soupe à l'eau chaude. On se figure la grimace du parasite attrappé.

—Mon ami, lui dit le citoyen, mon potage vous paraît fade et maigre. Ne vous en étonnez pas : c'est le bouillon du bouillon de la poule que le voisin de votre voisin m'apporta l'autre jour.

QUAND ON NE S'AIME PLUS

(Chanson d'amour.)

Hier je l'ai revue ; oh ! qu'elle était changée !
Pauvre enfant, j'ai senti soudain mes pleurs courir ;
L'ennui, le désespoir, les chagrins l'ont rongée ;
Et j'ai lu dans ses yeux ce qu'elle a dû souffrir.
Nous étions là, tremblants, et n'osant rien nous dire,
Tout émus et rêvant des bonheurs d'autrefois ;
Nous voulions nous parler, affectant de sourire
Mais nous avions tous deux des larmes dans la voix.

Mon cœur avait gardé du passé plein de charmes
Le souvenir si doux de nos bonheurs perdus ;
Mais, que c'est triste, hélas ! et qu'on verse de larmes,
Lorsque l'on se revoit et qu'on ne s'aime plus !
Elle disait : *Monsieur !* Moi, je disais : *Madame !*
Nous voulions à tout prix paraître indifférents ;
Pourtant on devinait les troubles de notre âme
Chaque mot trahissait nos secrets déchirants ;
Nous parlions du passé ; de nos magiques rêves,
Des projets d'avenir, tous ces serments d'un jour
Que nous avions écrits sur le sable des grèves,
Alors que dans nos cœurs, tout débordait d'amour.

Tout est fini pour nous, adieu merveilleux songe,
Oiseaux du souvenir, fuyez, doux messagers,
Sur votre aile emportez le passé qui nous ronge,
Désormais nous vivrons comme deux étrangers !
Au bras d'un autre, un jour, je la verrai peut-être
Marcher en souriant à son heureux vainqueur
Reniant notre amour, ne voulant plus connaître
Celui dont autrefois elle brisa le cœur !

Ripans Tabules curo jaundico.

LA PHYSIONOMIE AU XVII^e
SIÈCLE

Un pronostiqueur en vogue au commencement du XVII^e siècle, le sieur de Beau Soleil, dit Italien, a laissé et dédié "aux honnestes gens" un petit livret fort curieux, sous ce titre : *Le pronostic perpétuel tant des choses célestes qu'humaines*. Nous en détachons, au profit de nos lecteurs — honnestes gens entre tous — la partie relative au pronostic des choses humaines. Ils pourront constater, par expérience sur leurs amis et ennemis intimes, s'il est vrai, comme le prétendent les philosophes que, dans l'humanité, rien ne change avec le temps que les habits, la langue et les usages, et si, en l'an de grâce 1893, les mêmes signes physiques peuvent servir à distinguer les bons et les méchants qu'en l'an de grâce 1613, date de la publication de ce rare petit livre.

DE LA PHYSIONOMIE ET JUGEMENT DE L'HOMME PAR
LES FORMES, TRAITS ET COULEURS DU VISAGE

Premièrement du front.

Le front étroit denotte un paresseux, et féreux.

Le grand front et bien arondi denotte homme d'esprit et capable.

Le grand front et plat s'élargissant beaucoup vers les tempes signifie hebeté et indigne d'homme.

Le front rude et fort ridé denotte un trompeur et fin en ses tromperies ; donnez-vous en garde ; quelques fois, il denotte folie et plain de soucis.

Un front carré et bien proportionné est d'un homme de grand courage et jugement.

Un front grandement relevé est d'un opiniâtre.

Le front et la face longue avec un petit menton, c'est un cruel et un tyran.

Des sourcils ou autrement usses.

Quand les sourcils se touchent, c'est signe d'un trompeur et meschant homme, quelques fois d'un magicien.

Le poil des sourcils redressé en haut signifie grave et sévère.

Les sourcils blancs, c'est un homme croyant de léger et capable estre trompé.

Gros sourcils garnis abondamment de poil de-

UN MONSIEUR FERME A SES HEURES



Mlle de Laquarantaine, minaudant. — Quel songe étrange j'ai fait cette nuit ! J'ai rêvé... l'idée... que vous et moi étions mariés. J'ai vu la cérémonie et le voyage de noces, toute la lune de miel. Avez-vous de ces rêves, parfois ?

M. Smith. — Non ; je n'ai jamais de cauchemar.

notent un homme simple, peu d'esprit et de bonne foy.

Les sourcils bien faits et unis denotent l'homme de bonne complexion et bon.

Des yeux.

Les yeux clairs et humides signifient un bon naturel et honneste homme.

Les yeux sortant de teste signifient un menteur, un resveur et paresseux.

Les petits yeux et enfoncés dans la teste denotent un envieux et meschant, se courroussant légèrement.

Les yeux remuant souvent sont des infidelles.

Les yeux fort bleus sont d'un bon naturel libre et de bonne conscience.

Les yeux bleus et les prunelles petites signifient un meschant.

Les yeux un peu gros, humides et luisants, sont d'un bon naturel.

Si, alentour des prunelles, il se rencontre de petites taches bleues et quelques fois de rousses mêlées en tournant la prunelle, signifie meschanceté et larcin avec peu de courage.

Les yeux de diverses couleurs et petits sont des reuzez et flateurs et esclaves du gain.

Les yeux également proportionnés en toute chose et bien fendus sont d'un honneste homme.

Les yeux tournés en haut sont d'yvrongnes et gourmands.

Les yeux plus rouges que bleus sont des jureurs et chercheurs de femmes et sujets à leurs bouches.

Les yeux peu couverts signifient le mesme que ceux qui sont tournés en haut.

Les yeux de travers du côté droit sont d'un fol et à gauche d'un viveur ; donnez-vous garde des deux.

Les yeux bigles regardant le nez sont gens gracieux et amoureux.

Les yeux verts, un peu profonds, bon esprit, mais malicieux.

Les yeux jaunâtres citrins, donnez-vous garde et de ceux qui gagnent parties en parlant.

Les yeux noirs et secs,

toute infidélité ; mais, s'ils sont humides, c'est un homme studieux et religieux.

Les yeux à fleur de teste ne tesmoignent rien de bon.

Les petits yeux brillants et toujours mouvants ne songent qu'à tromper.

Les yeux rians ne sont pas exempts d'imperfections ; toutefois bons ; mais, s'ils sont de côté, garde-toy de luy.

Les yeux rudes et humides sont des yeux d'un homme de soing et affectionné aux arts et de bon conseil.

Les yeux qui ont les paupières du bas enflées sont yeux d'yvrongne et celles d'en haut sont grands dormeurs, si toutes deux sont l'un et l'autre.

La physionomie par les yeux doit estre la plus considérée, parce que nous ne portons rien de caché en l'intérieur que nos yeux incontinent ne le donnent à connoistre.

Du nez.

Le nez pointu se laisse aisément emporter à la colère.

Le bout du nez gros est d'un naturel meschant.

Le bout du nez médiocrement gros et rond, c'est un homme de grand courage.

Le nez long et crochu par le dessous sont gens d'esprit, mais ils sont sujets à estre larrons et rapineurs.

Le nez eslevé au milieu en forme de montagnettes, signe de bon jugement et bon courage ; de mesme sont ceux qui d'un trait au nez tiré du front sans former de concavité ou au moins fort petite.

Le nez camus est luxurieux.

Le nez tortu, ses pensées sont de travers.

Le nez long et narines larges sont des innocens et toutefois aiment les femmes.

Le bout du nez rouge de son naturel signifie un gros esprit, et, quand il si voit des veines plombées parmy sont gens de cabaret et yvrongnes.

Celui à qui on void du poil sur le nez, c'est une bonté pure et simple dont on tire le proverbe : il est bon homme, il a le nez pelu.

De la bouche.

La bouche grande et ouverte signifie un gourmand, grand parleur, grand menteur et affronteur.

La bouche estroite est d'un homme secret, libéral et sage.

COMMENT LES HOMMES S'AMÉLIORENT



I

(A 10 a. m.)

— Ah ! le Club vient de rayer mon nom pour ce petit compte ! Tant pis !

II

(A 10 p. m.)

— Comment ! Tu doutes que je t'aime encore ! Ce matin même, j'ai abandonné le club pour passer mes veilles avec toi.

LA LIGNE IMAGINAIRE DE L'ÉQUATEUR

(Accompagnée d'un souvenir de cirque.)



Christabelle. — Comment définit-on l'équateur ?

Fred. — L'équateur c'est une ligne... attends un peu... ah ! oui, c'est une ligne de ménagerie.

La grosse levre, l'homme est plus simple que sage.

Les petites levres procedent d'un homme eloquent et grand parleur, entre autres quand ce sont des choses pour lesquelles il a parfaite connoissance, homme de bon conseil non avare.

Les dents fortes et epaisses signifient longue vie, et, au contraire, les foibles et claires, convoitise.

Les dents qui avancent et font lever les levres, c'y fie point : elle veulent mordre avant le temps.

Ceux qui ont les dents courtes et presque ras la gencive sont menteurs et larrons.

Du menton.

Le menton longuet, c'est un grand caquet et un homme qui ne peut tenir son secret.

Le petit menton enseigne toute sorte de malices.

Le menton rond est un efeminé, mais audacieux.

Le petit trou au menton est une des neuf beautés de la femme.

Le menton maigre et ridé est d'une froide complexion, non aimé des femmes.

Le menton large est viril et de grand courage.

De la face en général.

La face charnue et vermeille signifie l'homme joyeux, discret et liberal, loyal et paillard, un peu presomptueux.

La face maigre est d'un sage et un peu cruel. La face ronde, homme simple et mauvaise memoire.

La face longue et maigre, audacieux, vicieux et idjurieux.

La face large et epaisse, lourd et glorieux.

La face pasle, c'est un mal sain et opile de la rate.

Celui qui l'a blanche et efeminée est de nature de la femme.

La couleur rouge signifie l'homme de chaude complexion.

La face violette signifie l'homme meschant et saturnien, inventeur de trahisons.

Des cheveux et du poil.

Barbe rouge et noirs cheveux, ne c'y fie point si tu le peux, dit le proverbe ; j'ay eu autrefois conversion avec telles gens, notamment à quatre differents de nation qui m'ont tous trompé.

Les cheveux tout d'un traict et frisez comme une livre de chandelle denotent des efeminés et lasches.

La perrugue rude et grosse signifie l'homme robuste et trompeur et bien heureux.

Ceux qui ont le front et les tempes velue de poils rudes sont dissolus et menteurs.

La barbe rousse est ordinairement colere et humain.

La barbe blanche, c'est un flagmatique ayant de la prudence selon la force de son poil.

Ceux qui ont fort peu de barbe ou seulement un peu de moustache sont de mauvaise nature et luxurieux.

La femme qui a poil aux joues ou en forme de barbe est de chaude complexion.

La quantité de cheveux denotte l'homme chaud et vigoureux.

Les cheveux fort noirs et grandement crespez sont de la nature des Mores, qui ne pardonnent jamais.

Les cheveux herissez denotent un mauvais courage.

Voila, Messieurs, un petit eschantillon de la Phisionomie que j'ay veritablement consideré à plusieurs et l'ay trouvé véritable, et de laquelle je me suis servy et sers journallement. J'en ai tiré d'amples preuves.

Recevez-la (s'il vous plaist) de bonne part, combien que ce ne soit seulement qu'un extrait ou memoire, que cela ne vous oblige point à faire jugements temeraires.

Notre ami Jacob n'a jamais voulu s'occuper de généalogie et refaire l'arbre de sa famille. "C'est que, savez-vous disait-il si mes recherches me faisaient remonter au Paradis terrestre Adam et Eve n'ont jamais été mariés !"

PLUS QU'UN SOURIRE



Charles. — J'ignore pourquoi la fortune ne m'a jamais souri.

Estelle. — Ce ne peut être que par distraction. Si elle vous avait aperçu, elle aurait même ri aux éclats.

PRÉMATURÉ

Lucien a mis son habit flambant neuf parce que son père attend quelques visiteurs. Tout à coup, la mere s'écrie :

La mère. — Lucien ! Lucien !

Le père. — Voyons, qu'est-ce qu'il fait encore, celui-là ?

La mère. — Regarde-le qui se sert de son mouchoir net avant qu'aucun étranger ne soit arrivé.

LE SENS DE LA JUSTICE DÉVELOPPÉ

Madame Fanfreluche. — Pourquoi voulez-vous que votre mari fasse partie d'un club ?

Madame Monotone. — Cela me rendra plus heureuse.

Madame Fanfreluche. — Comment donc ?

Madame Monotone. — Parce que j'aurai une raison de me plaindre.

TOUJOURS PRÊTE



Lui. — Quelle est cette plante ?

Elle. — C'est une bouture d'oranger.

Lui. — J'ai peur que ça ne soit long, si vous attendez les fleurs pour votre mariage.

Elle. — Oh ! voyez donc là bas ! Il y a un arbre qui en est tout couvert.

THÉÂTRE ROYAL

"HEARTS OF NEW-YORK"

Cette nouvelle pièce du Théâtre Royal est une Comédie-Drame très émouvante. Les scènes se passent à New York et l'intrigue est soutenue.

Plusieurs spécialités sont introduites et font bon effet.

Mlle Fayle Remington a interprété le rôle de Mara Melbourne en grande actrice. M. William E. Hines, dans le rôle de Jerry O'Brien s'est signalé.

La troupe qui appuie ces deux étoiles a fait preuve d'un mérite réel et la salle a vivement applaudi.

Il y avait foule comme d'habitude au Théâtre Royal.

La semaine prochaine : "The Two Johns."



HORLOGE QUI RETARDE

Robert. — Mais, maman, il me semble que c'est l'heure du dîner, j'ai faim.

La maman. — Va voir à l'horloge.

Robert, après avoir vu. — Je n'y comprends plus rien... Peut-être que c'est mon estomac qui est dix minutes en avant ? Comment que ça se règle, un estomac ?

INDICES INQUIÉTANTS

Le médecin. — Pourquoi m'avez-vous fait demander ? Votre bébé est très bien !

La jeune mère. — Vrai ! Quel bonheur !

Le médecin. — Mais qu'est-ce qui vous inquiétait ?

La jeune mère. — Il n'a pas crié de la journée.

AMI BIEN DÉFENDU

La jeune ingénue. — Et qui vous porte à croire qu'il m'aime autant que cela ?

Le vieux Simplex. — Mais un million de petits détails qu'un homme de mon expérience saisit vite. Tenez, par exemple, quand vous chantez, il paraît jouer énormément.

QUEEN'S THEATRE

"THE BEGGAR STUDENT"

La deuxième semaine de la saison d'été au Queen's Theatre, s'est ouverte avec "The Beggar Student" sur le programme.

C'est un opéra nouveau pour Montréal, du moins qui n'a pas été donné ici depuis trois ou quatre ans.

La musique est entraînante et de bonne composition. Dans le genre comique, M. Millocker s'est rendu fameux. Les principaux rôles ont été tenus par MM. Joseph Herbert, Mlles Alma, Thorne, M. Seaman.

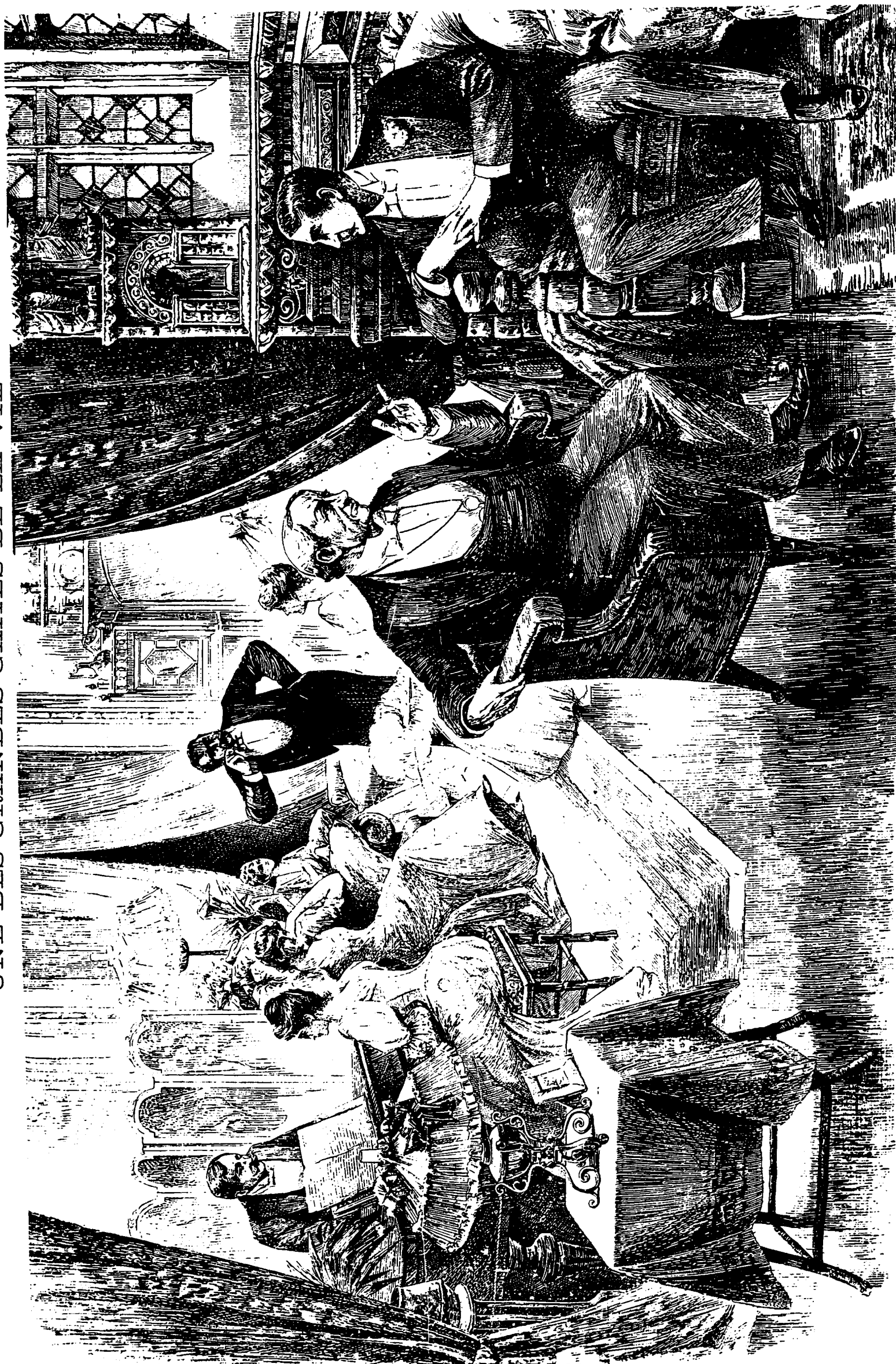
Un des attrait principaux de la soirée a été la superbe danse de Mlle Nanette Lascelles, et la représentation a été très amusante.

A compter de mercredi, la Troupe d'Opéra du Queen's donnera une série de représentations en matinée pour les dames et les enfants. De très jolis cadeaux seront distribués aux matinées.

La semaine prochaine le Queen's peut être certain d'avoir une foule nombreuse. En effet la même troupe jouera l'opéra militaire : "Clover" de Millocker. On en dit beaucoup de bien.



UNE DES GRANDES GAITES DE LA VIE



Quand M. Sacaplastres, dont vous courtisez la charmante fille, vous refictez en tête à tête dans la salle à dîner pour raconter des histoires de l'ancien temps, tandis que des rivaux dans, eux font, autour du piano, le siège du trésor à conquérir.

PROBLÈME VIDÉ



L'inspecteur d'écoles.—Si j'achète dix gallons de bière tous les jours, qu'est-ce que j'aurai à la fin de l'année ?
L'élève.—Il vous restera les barils.

LE SOU TROUÉ

I



OUDAIN entre les arbres dénudés de la route, sous les branches grêles couvertes de givre, la jeune fille vit avancer quelqu'un et, pour mieux distinguer, resta un instant de plus appuyée contre la mar-

gelle du puits où elle venait tirer de l'eau. C'était un pauvre hère dépenaillé et traînant la jambe, sur le sort duquel elle s'apitoya immédiatement car elle avait une bonne âme ; mais, à en juger par sa marche affaissée, elle se l'imaginait fort vieux et fut fort surprise de lui voir des cheveux très noirs et des dents saines et blanches.

Elle s'était donc trompé sur son âge, mais nullement, par exemple, sur sa misérable situation suffisamment révélée par ses vêtements tellement sordides et malpropres qu'elle en éprouva quasi de la répulsion. Cependant elle ne se détourna pas quand il tendit la main vers elle.

—Par pitié, lui dit-il d'une voix si basse qu'elle l'entendit à peine, faites-moi l'aumône d'un morceau de pain et, si vous le pouvez, permettez que je me repose un instant à votre foyer. Je suis si las, si las, voyez-vous, que je mourrais sur la route !

Elle prit le seau rempli d'eau posé sur la margelle du puits et, bien qu'elle fût un peu épeurée, lui répondit :

—Venez... ; chez nous on ne refuse jamais de faire la charité.

Elle le conduisit à quelques mètres de là et s'arrêta devant une maisonnette basse couverte d'un toit de chaume.

—Attendez un instant, reprit-elle en se retournant, il faut que je prévienne mon grand-père.

Elle entra, ressortit presque aussitôt et fit un signe à celui qui attendait et aussitôt il pénétra avec elle dans la chambre spacieuse où un vieux bonhomme tressait un panier.

—Entrez, entrez, dit-il au nouveau venu, et venez vous chauffer. Ma fille va vous donner un morceau de pain et de fromage et vous boirez un coup avant de repartir. Il fait un rude temps, pas vrai ? et l'hiver est long pour ceux qui souffrent ! Où est-ce que vous allez comme ça ? continua-t-il tandis que le mendiant riait déjà aux spirales roses qui montaient dans l'âtre.

—Je... je retourne dans mon endroit, répondit-il.

—Ah ! C'est loin votre endroit ?

—Toujours trop loin quand il faut voyager comme je le fais, à pied et la bourse vide.

Le vieux le regarda en dessous ; ce n'était pas une réponse bien catégorique, mais il n'insista pas.

—Dépêche-toi donc, Justine, dit-il en s'adressant à la jeune fille qui posait dans un coin de la table le pain, du lard et un morceau de fromage.

Le pauvre ne sembla pas entendre cette recommandation. Assis en face de la vaste cheminée où pétillait un bon feu de souches, il allongeait ses pieds endoloris chaussés de souliers informes jusque sur les cendres chaudes et, fasciné par la belle flamme claire et chantante, les yeux mi-clos, il ne pensait ni à manger ni à boire.

—Eh ! l'homme ! fit le grand-père en se levant et en appuyant sa main sur son épaule, ça n'est pas la peine pour regarder le feu de tomber la tête dedans... Là, là, que vous prend-il donc ? ajouta-t-il en retenant vivement celui qu'il interpellait et que son mouvement

avait failli renverser.

Il l'appuya sur le dossier de la chaise et s'aperçut qu'il dormait.

—Eh bien, s'écria la petite Justine, il faut qu'il soit joliment fatigué pour s'endormir si vite !

—Oui, répliqua le grand-père ; et puis, le feu l'a grisé. Qu'il fasse donc un somme, le pauvre diable, il n'en aura que plus de force pour continuer sa route.

Le somme du pauvre diable dura bien une heure pendant laquelle Justine, pour ne pas le réveiller en allant et venant, s'assit près du vieux et tressa les anses du panier commencé, car ils étaient vaniers de leur état.

LES REFLETS DU GÉNIE



(La cantatrice, chantant sous l'accompagnement d'un artiste à chevelure rouge.)

“ Je ne veux plus d'étoile aux cieux,
“ Je ne veux ni soleil, ni lune,
“ Quand vous êtes là sous mes yeux...”

Une voix du parterre.—Aie ! mademoiselle ! Mettez un abat-jour sur sa tête.

LA BRUTE



L'amie.—Et t'écrit-il régulièrement depuis que vous êtes fiancés ?
La fiancée.—Non. Quelquefois, il ne m'écrit qu'une lettre par jour.

Cependant, au bout d'une heure et sans qu'ils le remarquassent, le dormeur ouvrit les yeux qu'il referma dès que la jeune fille leva la tête ; il ne se rendormit pas pour cela mais ne bougea pas davantage. Il réfléchissait.

II

Maintenant le voyageur achevait de manger. Il ne restait rien de ce qu'on lui avait offert. Il se leva et remercia brièvement ses hôtes. Comme il se dirigeait vers la porte :

—Est-ce loin, l'endroit où vous allez ? demanda de nouveau le paysan.

—Non, pas très loin, répondit le jeune garçon qui ne paraissait nullement disposé à fournir d'autres explications.

—N'importe, reprit l'homme, si courte que doive être votre route, encore la faim peut-elle vous venir. Quelques sous pour avoir du pain ne vous seraient pas de trop, et j'aurais grand plaisir à vous les offrir... mais c'est que, voyez-vous dans notre pauvre métier, il y a des jours où, on ne les a pas, quoi ! Demain Justine ira à la ville vendre nos paniers et en rapportera un peu d'argent, mais d'ici là...

—Vous êtes trop bon, répliqua le malheureux, je tâcherai d'arriver tout de même.

Justine qui avait disparu un instant rentra tenant un sou de cuivre qu'elle présenta au jeune homme : “Tenez, dit-elle, je le gardais depuis longtemps comme un porte-bonheur. C'est un sou percé, on prétend que, d'en avoir un, assure la chance... ça n'y a pas paru, mais enfin peut-être fera-t-il pour vous ce qu'il n'a pas fait pour moi jusqu'à présent.

—Peut-être bien...” répondit plus brièvement encore le jeune homme qui semblait tout rêver. Et prenant la pièce de monnaie, il sortit sans l'avoir autrement remerciée.

III

Minuit. Le ciel était noir, la neige tombait à gros flocons serrés et le voyageur marchait encore, mais il n'en pouvait plus. Luttant contre la fatigue, le froid et le sommeil, il avançait avec peine et ne savait plus s'orienter dans l'obscurité, au milieu de cette neige.

Je dis s'orienter, car il connaissait déjà le pays, et même le connaissait bien ; sans cela il n'aurait jamais pu arriver jusque-là sans encombres, mais son but n'était pas atteint et il fit un grand effort, un effort quasi surhumain pour lutter encore.

Le but qu'il se proposait, la maison où il frapperait, était par là, sur la droite du chemin, au bord d'un sentier et près d'un ruisseau qu'il se rappelait bien, enfouie dans un gros bouquet de trembles et de peupliers. Il était par là, le nid où il revonait comme un oiseau blessé ; mais

comment le retrouver ? Le sentier disparaissait sous la neige, le ruisseau ne chantait plus et il ne savait pas si les arbres contre lesquels il se heurtait étaient des trembles et des peupliers.

Il s'arrêta et voulut crier : Au secours ! Hélas ! il ne sortit qu'un son rauque de sa gorge contractée, ses yeux s'emplirent de lueurs étranges, pendant une seconde il crut entendre une sorte de gémissement qui lui répondait, comme un écho à sa plainte ; puis ses oreilles bourdonnèrent, une sueur glacée perla à ses tempes et il tomba, la face tournée vers le ciel inclément.

IV

Inclément ? Non, le ciel ne l'était pas.

Quand le pauvre garçon revint à lui il crut d'abord être le jouet d'un rêve et promena longuement son regard autour de lui, sans bouger, sans parler, craignant de faire envoler, au moindre mouvement, la chère vision qui s'offrait à lui.

Tombé dans la neige, sous le vent glacial, au milieu d'une lugubre nuit, voici qu'il se prélassait maintenant dans un bon lit dont les draps de toile fleuraient le thym et la lavande. La chambre où il se trouvait était vaste, bien éclairée, garnie de meubles brillants et, par la croisée ouverte au doux soleil printanier, il apercevait des trembles déjà couverts de petites feuilles délicates d'un vert tendre et soyeux.

Une paysanne tricotait assise près de la croisée et le rayon de soleil qui pénétrait dans la chambre posait comme une auréole lumineuse sur son front incliné.

Ses yeux s'arrêtèrent sur elle avec une fixité étrange et tout à coup s'emplirent d'une sorte d'extase. Il se dressa sur son séant, joignit les mains et murmura : Maman !

Il ne fit pas plus de bruit en s'envolant de ses lèvres, ce doux mot, qu'en peut faire un papillon en s'envolant d'une fleur et cependant la paysanne l'entendit aussitôt.

Elle quitta son tricot, recula brusquement sa chaise et accourut vers le lit, tremblant d'avoir mal compris.

— Maman ! répéta le malade.

Elle poussa un cri, se pencha vers lui et l'enveloppa de ses bras.

— Oh ! mon Claudet ! disait-elle en le serrant sur son cœur, je te retrouve enfin !

Et, continuant de le tenir embrassé, elle cria de toutes ses forces :

— Zidore ! Zidore ! monte vite, notre fils est sauvé !

A cet appel joyeux des pas se firent entendre dans l'escalier qui, de la salle basse, conduisait au premier et un homme entra qui semblait suffoqué par l'émotion.

SÉRÉNADE AMOUREUSE



On a vu des arbres avoir une seconde floraison à l'automne.

— Approche-toi, va, lui dit la mère, et embrasse-le aussi, le pauvre gars qu'il voie que tu lui as pardonné.

V

C'était la première fois depuis deux mois et demi que Claudet reconnaissait où il se trouvait et ceux qui l'entouraient, et, pendant ces deux mois passés, que de soins il avait coûtés, que de larmes il avait fait verser ! Et c'était miracle encore qu'il ne fût point mort quand on le releva dans la neige. Ce miracle, on le devait bien un peu au chien de la maison, au brave Tout-Beau dont les hurlements plaintifs réveillèrent son maître et l'étonnèrent assez pour lui en faire chercher la cause. C'est ainsi que sur le coup de minuit, le bonhomme Lechantre descendit dans la cour, le détacha, le suivit derrière la grande haie entourant l'enclos et se heurta au corps inerte étendu à terre.

Il se baissa, l'enleva dans ses bras robustes et l'emporta jusqu'à la ferme où, sous la clarté d'une lampe et du feu vivement rallumé, il reconnut son fils Claudet, mais dans quel triste état !

Le sauverait-on ? le ranimerait-on seulement ? Le médecin qu'on envoya quérir dès l'aube déclara ne pouvoir répondre de lui, parce que, outre la congestion cérébrale dont il était atteint, sa constitution paraissait extrêmement ébranlée.

Le père Lechantre, forcé de lui avouer dans quelle circonstance il l'avait relevé, se garda bien de lui dire le piteux accoutrement qu'il portait mais il pensa avec raison que sa constitution était délabrée par la misère qu'il venait de subir, et son cœur s'ouvrit à la pitié et au pardon qu'il en croyait à jamais bannis.

Car il l'avait maudit autrefois, ce fils dont il épiait maintenant le retour à la vie, ce fils qui, en dépit des larmes maternelles, avait ouïté la ferme où ses bras étaient utiles, pour courir après les aventures et devenir là-bas, dans la grande ville, un dévoyé bientôt sans sou ni maille.

VI

Comme venait de le lui dire sa femme, le paysan s'approcha et embrassa le malade.

— Oh ! père ! balbutia ce dernier avec une indécible expression de prière, c'est donc que... vous ne m'en voulez plus ?

— A tout péché miséricorde, mon gars, répondit le bonhomme plus ému qu'il voulait le paraître, et si tu me promets de réparer le passé...

— Je le jure ! Je ne suis revenu qu'avec cette intention. Mais, dites-moi, père, dites-moi, maman, y a-t-il longtemps que je suis ici ? Et comment se fait-il que je me trouve dans ce lit ? Je me souviens bien de m'être mis en route pour le retour, mais ensuite mes idées se brouillent et je ne sais plus... non, je ne sais plus comment...

— Ne cherche pas, mon Claudet, interrompit la mère ; tu viens d'être malade, oh ! si malade ! et tu te fatiguerais. Ne cherche pas ; je vais te dire et tu te souviendras.

Elle lui raconta la scène de la nuit d'hiver, leur étonnement et leur chagrin. Plus tard, quand il serait devenu fort, il leur expliquerait à la suite de quels événements il revenait dans ce misérable état, ayant pour tout bien une pièce de deux sous dans sa poche, un gros sou troué...

CE QU'ON VOIT CHEZ LES AUTRES



M. Cohn (à l'irlandais). — Pristi ! Voici une figure qui me rappelle quelque chose du parc Solmer !
M. Maloney. — Ah çà ! descends donc de ton perchoir !

— Eh, eh, fit le fermier en riant, tu le gardais peut-être pour qu'il te porte chance ?

— C'est une aumône, répondit-il gravement, il faudra le conserver... toujours... cela me rappellera...

— Tais-toi ! s'écria le paysan ; ce qui est passé est passé ; il y a des choses dont il vaut mieux ne pas garder le souvenir.

Claudet ne répliqua rien, mais devant ses yeux de convalescent, encore remplis de l'épouvantable vision de la mort, le joli visage de Justine passa soudain et la chassa comme par enchantement.

Au bout d'un instant il parut s'assoupir et les Lechantre s'éloignèrent doucement, rassérénés et désormais confiants dans l'avenir. Mais Claudet ne songeait pas à dormir et sous ses paupières closes il continua de voir les cheveux blonds, la bouche mignonne et le regard attendri de la petite Justine. Même il lui sembla l'entendre dire en lui tendant le sou jusqu'alors précieusement conservé :

— Prenez, je désire qu'il vous porte bonheur !

Elle était douce comme un chant cette voix de jeune fille, et Claudet sourit à la pensée de retourner un jour à la chaumière pour entendre encore cette voix musicale et voir de nouveau les fins cheveux blonds...

VII

Claudet était guéri, et, depuis plusieurs semaines, avait repris ses anciennes occupations, mettant tous ses efforts à faire oublier le passé douloureux par sa bonne conduite et son courage au travail. Une fois, une seule fois, il parla à son père de sa vie passée à Paris, de cette vie dont il rougissait maintenant ; une seule fois il lui dit comment, lassé, écouré, n'ayant plus de ressources, plus de vêtements, il avait entrepris à pied le voyage de la grande ville pour revenir, enfant prodigue et repentant, à son village, au logis familial dont il savait bien qu'on ne le chasserait pas. Puis le temps passa et jamais plus ni le père ni le fils ne firent allusion à ces mauvais jours.

Après les orages qu'il venait de subir, Claudet se trouvait parfaitement heureux dans la paix profonde de ces belles campagnes reverdisantes, et considérant les années passées loin d'elles comme des années de folie, ne voulait même pas s'en croire responsable.

Maintenant c'était fini, le cauchemar avait cessé ; il trimait dur, se sentait le cœur léger et songeait à faire souche d'honnêtes gens qui, payés comme lui, n'auraient jamais la tentation de... lancer leurs sabots par-dessus la charrue.

Quelle femme choisirait-il au village ? Il n'en manquait pas, Dieu merci, et la maman Lechantre, ambitieuse pour son gars, jetait déjà son dévolu sur la fille d'un horticulteur voisin qui, certainement, ne la leur refuserait pas.

Elle s'appelait Pulchérie, avait dix-neuf ans, serait bien dotée et venait souvent aux Argelles

sous un prétexte ou sous un autre mais dont le seul vrai était de prouver à Claudet que les filles du pays quand elles sont bien attifées valent autant que celles de Paris. La mère Lechantre paraissait ravie d'elle, car elle ne négligeait rien pour se faire valoir et montrer que, malgré un peu de coquetterie, elle n'en serait pas moins une bonne ménagère soucieuse de ses devoirs.

Claudet cependant restait insensible à ses charmes, trouvait son nom prétention et en riait sous cape. De toutes les jeunesses du pays, Pulchérie eût été la dernière choisie par lui et elle perdait son temps à venir faire des grâces à la ferme ; il ne se gêna pas pour le dire à sa mère lorsqu'elle la lui proposa pour femme.

—Vois, lui dit-elle un jour en la lui désignant au moment où, pour se rendre utile, elle allait puiser de l'eau à la source, vois comme elle est gentille et prévenante pour moi... si tu m'en croyais, mon fils, tu la demanderais en mariage. Elle est riche, sais-tu, et son bien ajouté au nôtre ferait de toi l'homme le plus riche du village.

—Oui, répliqua Claudet, mais cela me ferait-il l'homme le plus heureux ?

Il resta une minute silencieux et tandis qu'il regardait encore entre les branchettes basses des jeunes trembles, Pulchérie se dirigeant vers la source et vêtue comme une demoiselle de la ville, il lui sembla voir tout à coup surgir à ses côtés l'image de la petite vannière qui l'avait secouru, debout près de la margelle du puits...

Celle-là portait une jupe écourtée et, autour du cou, un fichu de coton ; n'empêche, comme disait le bonhomme Lechantre, qu'il la trouvait plus mignonne que Pulchérie avec sa collerette blanche.

—Maman, reprit-il après une pause, est-ce que vous vous opposeriez à ce que j'épouse une fille pauvre si, par sa conduite aussi bien que par son visage, elle était à ma convenance ?

—Non, répondit-elle avec un soupir de regret à l'adresse de la riche Pulchérie, je ne m'en reconnaitrais pas le droit, mais...

—Alors maman, écoutez..., interrompit-il.

Il passa calmement son bras sous celui de la paysanne, l'entraîna doucement sous les peupliers derrière la ferme et lui parla longtemps, mais je ne sais pas ce qu'il lui raconta.

III

Le dimanche suivant Claudet quitta les Argelles aussitôt après déjeuner et ne revint que le soir pour souper et il avait l'air si joyeux que le fermier, bien qu'il ne fût pas curieux, ne put s'empêcher de le questionner.

—Ma fi, répondit-il, c'est vrai que je suis bien content, et cela tient au pèlerinage que je viens de faire.

SYMPATHIE A LA MODE



Le mari.—Je suis dans un état impossible, ce matin. La tête me fend ; je suis moulu, énervé et je ne puis prendre une bouchée.

La femme.—C'est curieux ; moi qui croyais que tu étais entré sobre hier soir !

—Ah basta ! s'écria Lechantre en ouvrant de grands yeux étonnés, tu viens de... Mais où diable as-tu déniché un lieu de pèlerinage dans ce pays ?

—Du côté de Sormette, sur la grande route.

—Tu te gausses de moi, garçon ! Je connais tous les environs et je sais bien qu'il n'y a sur aucune route ni église, ni chapelle, ni couvent.

—C'est vrai, père, mais il y a une maisonnette basse, construite en pizet et couverte de chaume.

—Eh bien ?

—Dans la maisonnette il y a un vieux bonhomme de vannier et une jeune fille blonde, si blonde, avec des yeux si bleus, et une voix si douce...

—Là, là, je comprends ! répliqua le fermier. Te voilà donc amoureux, mon gaillard ?

—Je crois bien que oui, père.

—C'est-y cette blonde que tu veux nous donner pour bru ?

—La fille d'un vannier, tu réfléchiras encore... objecta la fermière.

—Cette fille de vannier, et vous pouvez dire de pauvre vannier, est bien la plus jolie créature du bon Dieu ! s'écria Claudet.

Et puis, attendez, maman ; c'est elle qui, lors de mon retour aux Argelles, lorsque j'étais si misérable... lorsque je tendais la main, c'est elle qui m'a conduit à son grand-père, elle qui m'a servi à manger et qui m'a donné la relique que je conserve comme un préservatif de nouvelles fautes, le sou troué...

—C'est aussi une bonne âme ! interrompit le fermier. Alors l'idée t'est venue de revoir ces braves gens et de les remercier ?

—Non, je ne les ai pas remerciés car vous pensez bien qu'ils ne m'ont pas reconnu. Le moyen de reconnaître sous mes habits d'aujourd'hui le loqueteux que j'étais alors ? Mais, sous prétexte de commander deux paniers que la petite Justine apportera dans quelques jours, je suis entré chez eux pour la revoir encore et me convaincre que mon rêve n'exagérerait rien en me la montrant toujours si joliette. Et voilà ! Maman, je vous déclare, tous les écus de Pulchérie feront moins

battre mon cœur qu'un seul regard de cette enfant !

—Eh bien, ça y est, quoi ! exclama Lechantre. Elle est jolie, elle est bonne, tu l'aimes, elle t'aime...

—Un moment ; comment vous allez, père ! Non, elle ne m'aime pas. Ce n'est pas parce qu'elle m'a vu une demi-heure aujourd'hui...

—Pourquoi donc pas ? dit la fermière, si elle est gentille, tu n'es pas vilain garçon.

—Quand doit-elle venir porter ses paniers ? demanda Lechantre.

—Dans trois ou quatre jours.

—Bon. Nous tâcherons de l'étudier un peu, puis je prendrai des renseignements sur elle et sur son grand-père et s'ils sont vraiment d'honnêtes gens, bonne réputation vaut mieux que ceinture dorée ; tu tâcheras de lui plaire comme elle te plaît, ensuite je ne vois pas trop ce qui l'empêchera de l'épouser ?

Claudet se leva et lui planta deux gros baisers sur les joues.

—Bien sûr que je n'y mettrai pas obstacle, moi ! s'écria la mère pour avoir sa part de caresses.

Et Claudet ne la lui marchandait pas.

IX

Justine apporta ses paniers au jour indiqué et comme elle se rendit aux Argelles accompagnée du grand-père on les y retint tous deux pour raccommoder les bennes de vendanges, des corbeilles à fruits et des claies, mais surtout pour apprendre à les connaître. Les fermiers ne pouvaient nier que la jeune fille fût extrêmement jolie et ne s'étonnèrent plus de l'enthousiasme de Claudet, mais la beauté ne suffit pas pour être heureux en ménage et tandis que la mère Lechantre s'ingéniait à observer le caractère de la petite, son mari prenait des renseignements sur elle partout où on la connaissait. D'un côté comme de l'autre il obtint toujours la même réponse :

—Pauvre, travailleuse et honnête.

—C'est la vraie vérité, approuva la paysanne, quand il lui en fit part ; cette petite n'est point paresseuse car je ne l'ai pas surprise une fois à flâner, et elle n'est pas coquette car elle ne fait rien pour attirer l'attention de Claudet. Enfin que veux-tu que je te dise, mon homme ? Encore qu'elle ne sache rien des travaux aux champs, elle s'y mettrait vite, je crois, le cas échéant, et, puisque Claudet en tient pour elle, je ne serais pas fâchée qu'il l'épousât.

—Faut-il donc la demander aussitôt pour notre gars ?

—Heu ! m'est avis qu'il ferait bien, avant, de voir un peu ce qui se passe au fond de son cœur.

SEAU D'EAU FROIDE



Le gommeux.—Je crois réellement que je vais m'adonner à l'étude des langues.

Mademoiselle Frenouche.—Par quoi allez-vous commencer ? Par l'étude du français ?

PÊCHE DIFFICILE



Jack.—Oui ! Elise m'a refusé hier soir.

Lucie.—Ne vous découragez pas. Il reste dans la mer d'aussi gros poissons qu'il y en a de pris.

Jack.—Mais les poissons dorés, ça ne mord pas tous les jours.

CONVERSION SOUDAINE



I
Penoute qu'on vient de jeter de la buvette à coups de poids. — Par les cinq cent mille marsonins de Behring, je veux le connaître le galeux qui vient de toucher à Penoute ! Qu'il se montre afin que je le coupe en deux . . .

II
 puis en quatre, puis en vingt, et que je jette ses morceaux aux cochons ; et que . . .

III
 — Je . . . Tiens ! Ce cher Sullivan, mon ami d'enfance ! J'espère que je ne t'ai pas fait mal aux pieds !

Une fille, aussi sage qu'elle est, peut bien avoir un penchant pour quelqu'un ; faut savoir, et Claudet s'en rendra mieux compte que nous.

La réflexion parut judicieuse au bonhomme et il s'inclina devant elle.

— Vois, dit-il le lendemain à son fils, vois si tu es à la convenance de Justine comme elle est à la tienne, et, si oui, ta mère et moi nous sommes décidés à l'accepter pour bru.

X

Comme c'était jour de grand marché, le vanier avait été forcé de quitter les Argelles et de se rendre à la ville. Justine restait donc seule à la ferme et elle se réjouissait, à part elle, de la bonne aubaine qui leur était déchuée.

Même elle s'en étonnait un peu. Gagner un bon salaire, être bien nourris et traités amicalement, depuis plus de quinze jours, par les gens de la maison, lui semblait tenir du prodige, d'autant plus que tous les raccommodages étant terminés, on leur avait donné à faire des benues et des claires neuves. Mais cela ne pouvait plus durer longtemps et une sorte de tristesse s'emparait d'elle à la pensée du départ.

Pendant un instant elle resta songeuse et, le regard fixé sur l'eau du ruisseau près duquel elle était installée et où trempaient ses osiers, elle oublia le travail commencé.

— A quoi pensez-vous, Justine ? demanda-t-on tout à coup à ses côtés.

Elle leva la tête, rougit et balbutia :

— Faites excuse, monsieur Claudet, je flânais, mais on ne me reprendra plus . . .

— Eh ! reprit-il, je ne vous en fais point de reproche au moins ; le ruisseau jase si gentiment ce matin que c'est plaisir de l'écouter . . . Voulez-vous que je l'écoute un instant avec vous ?

— Mais . . . certainement, monsieur Claudet, répondit-elle.

Il s'assit non loin d'elle et, pour ne pas l'effrayer, parut très absorbé dans la contemplation du ruisseau, mais pour avoir les yeux baissés et fixés sur lui, ce n'en était pas moins elle qu'il contemplait puisque son joli visage s'y reflétait comme dans un miroir et se détachait nettement entre les feuilles vertes ruisselantes de lumière qui s'y réfléchissaient aussi.

— Il y a, dit Claudet, une fée au bout de l'eau, et ce n'est pas l'eau qui chante, c'est la fée ! Regardez, petite Justine . . .

Elle s'inclina, pencha sa tête blonde et se recula vivement en rougissant encore.

Elle comprenait pourquoi Claudet regardait si attentivement le ruisseau et pendant un instant ils restèrent tous deux troublés et émus.

— C'est dommage, reprit-il, après un instant et d'une voix un peu tremblante, c'est dommage que les fées passent et disparaissent . . . J'aurais eu

bien du plaisir à revoir celle-ci . . . Petite Justine, vous lui ressemblez et . . . et vous devriez encore rester longtemps aux Argelles, bien longtemps. Vous ne vous y ennuyeriez pas ; ma mère a de l'estime et de l'amitié pour vous et moi . . . aussi !

— Je vous en remercie, monsieur Claudet, murmura-t-elle, n'en pouvant croire ses oreilles, mais voici que nous sommes quasi à bout de notre travail.

— Oh ! fit-il, n'empêche que si vous vouliez rester . . .

Elle leva sur lui ses yeux ingénus et attendit la fin de la phrase.

— Si vous vouliez rester, reprit-il après une pause, vous n'auriez qu'un mot à dire. Écoutez-moi, Justine, et ne vous éloignez pas ! supplia-t-il en lui prenant les mains ; je . . . vous . . . aime !

— Monsieur Claudet ! s'écria-t-elle en dégageant brusquement ses mains, tandis que de grosses larmes lui montaient aux yeux, je suis une honnête fille et vous me parlez . . .

— Comme à une honnête fille ! interrompit-il, car, je vous le répète, Justine, vous n'avez qu'un mot à dire pour ne plus quitter les Argelles et . . . devenir ma femme ! Dites-le ce mot, dites : oui !

Elle secoua la tête et les deux larmes un instant retenues glissèrent sur ses joues hâlées.

— C'est mal à vous de vous moquer de moi, répliqua-t-elle. Laissez-moi, monsieur Claudet, grand-père et moi nous partirons ce soir.

— Ah ! murmura-t-il avec un geste de découragement, c'est donc que vous me détestez.

— Ne croyez pas ça ! s'écria-t-elle malgré elle, au contraire, je . . .

Mais elle n'acheva pas et, toute honteuse, se sauva jusqu'à la ferme.

XI

Le mot que Claudet demandait, le oui auquel il aspirait, Justine l'avait prononcé lorsque le père et la mère Lechantre le lui avaient demandé à leur tour, car elle aimait Claudet comme elle en était aimée.

Le mariage des deux jeunes gens venait d'avoir lieu ce matin même, à Morelles, au milieu d'une affluence énorme pour ce petit endroit mais, aussitôt après la cérémonie, six chars-à-bancs emportèrent les mariés et les gens de la noce aux Argelles où, en ce moment, on festoyait dans la grande cour gazonneuse en attendant l'heure du bal.

Le vieux vanier était échauffé d'une pareille fête et pas encore bien sûr de ne point rêver.

— Tout de même, pensait-il non sans inquiétude, si tout cela n'était pas vrai ?

Soudain, un homme passa sur la route, s'arrêta, regarda les convives, la table copieusement servie, s'approcha lentement et tendit la main.

Claudet se leva, fouilla dans sa poche et fit une

aumône, mais voilà que, tout à coup, au moment où l'homme s'éloignait, le nouveau marié qui allait refermer sa bourse le retint d'un geste.

— J'ai dû, lui dit-il, vous donner avec ma monnaie un gros sou troué, rendez-le moi, en voici un autre, en échange.

L'homme rendit le sou, prit l'autre et partit tandis que les invités se gaussaient sans façon de la superstition de Claudet. Justine elle-même ne put s'empêcher de rire.

— Moi, fit-elle, j'ai dans le temps conservé un vieux sou troué que je regardais quasi avec respect comme une relique . . . Grand-père et moi nous n'étions guère heureux cependant à cette époque, le sou ne nous portait pas chance et il est à croire que celui-ci n'est pas plus que le premier un talisman !

— Pardon, répliqua le nouvel époux sérieusement, ce sou troué m'a porté bonheur, je le jure !

— Comment cela ? demanda-t-on autour de lui.

— Voici, mes amis, répondit-il ; aucun de vous n'ignore mes fautes de jeunesse mais ce que la plupart de vous ne savent pas encore, c'est que, pour obtenir le pardon de mon père, je suis revenu de la grande ville aux Argelles à pied et sans argent, travaillant de-ci ou de-là pour manger en route. Cependant, arrivé à Morelles, je me sentais tellement épuisé qu'il me fut impossible de proposer mon travail en échange d'un souper et d'un gîte et, comme ce voyageur tout à l'heure, j'ai tendu la main . . . Un brave homme et une jeune fille m'ont fait place à leur foyer : le brave homme a trinqué avec moi, la jeune fille m'a donné ce gros sou que je conserve précieusement. Laissez-moi parler, Justine ! Elle était jolie, jolie, la jeune fille, et bonne, j'en avais la preuve. Depuis j'ai toujours pensé à elle et je l'ai aimée dans le fond de mon cœur . . . Je ne crains pas de l'avouer et ma femme n'en saurait être jalouse puisque . . . puisque c'est elle !

— Comment, balbutia la petite Justine, la pauvre à qui j'ai donné . . .

— Ton talisman, interrompit-il en effleurant ses cheveux blonds d'un baiser, oui, c'était moi. Tout s'enchaîne dans la vie et c'est grâce à lui que je t'ai épousée, Justinette. Qui donc oserait dire après cela qu'il ne m'a point porté bonheur ?

— Il a raison ! crièrent tous les convives.

— Il nous a porté bonheur à tous, alors, reprit la jeune femme ; il nous faudra, Claudet, y faire graver nos noms et la date de notre mariage.

— Mes enfants, ajouta le bonhomme Lechantre, gardez, si bon vous semble, votre superstition, mais n'empêche que ce qui vous a porté bonheur c'est moins le sou troué que ton retour au logis, Claudet, et ta charité, Justine, car faire son devoir et se montrer bon envers le prochain, c'est encore le seul talisman qui ne trompe jamais.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

X

L'HEURE DE LA SIESTE

(Suite)

Ce moulin était situé à trois ou quatre cents pas de l'enceinte. La cinquième ouverture, poterne basse pratiquée dans le mur du sud, donnait sur les ruines antiques.

Ce fut devant cette dernière que Ramire s'arrêta, parce qu'il vit des os de bœuf à droite et à gauche du seuil. Les planches de la porte gardaient en outre des traces luisantes et noirâtres. Ce devait être l'entrée des bouchers.

Il mit son œil à la serrure, il ne vit rien qu'une grande cour déserte.

Son oreille remplaça son œil, il n'entendit rien. La prison était muette comme ces châteaux des poèmes de la chevalerie sur lesquels pèse la main d'un enchanteur.

Et cependant c'était bien l'heure de la méridienne. Le crime était-il déjà commis ? Ramire arrivait-il trop tard ?

Il s'éloigna le cœur serré. Il essaya de gravir un pan de mur en ruines, afin de porter au moins son regard à l'intérieur.

Pendant qu'il montait, s'attachant des pieds et des mains au torchis brûlant, il entendit le mugissement d'un bœuf. Il tourna la tête vivement. Son œil pouvait déjà plonger dans la cour. Il n'y vit personne, mais une porte était ouverte tout au bout des constructions attenantes à la cour carrée. Un second beuglement se fit entendre. Il partait de là.

Ramire se coucha au sommet de son mur. Il devinait des mouvements dans l'ombre qui était au-delà de la porte. Il avait peur d'être vu.

Bien lui en prit de s'être avisé de cette précaution, car au moment même où sa tête abaissée se confondait avec les profils des ruines, un homme sortit à demi de l'ombre de l'étable. Il posa sa main en visière sur ses yeux, comme pour mieux examiner la muraille ruinée.

Il parla tout bas sans doute, car Mendoze ne put entendre même le son de sa voix. Cet homme portait le costume des soldats mercenaires qui abondaient alors en Espagne. A son appel deux autres têtes parurent à la porte de l'étable. L'un des nouveaux venus avait sa chemise relevée jusqu'aux coudes. Ramire crut reconnaître la puissante carrure et les cheveux hérissés du boucher Trasdoblo.

Les trois hommes restèrent une longue minute les yeux fixés sur le mur. Ramire était immobile comme si on l'eût changé en pierre. Les gestes de ceux qui le guettaient traduisaient pour lui leurs paroles qu'on ne pouvait entendre. Ils devaient se dire :

— Nous nous sommes trompés. Il n'y a personne dans ces ruines.

La muraille à laquelle se cramponnait Ramire était entre ces hommes et l'ardent soleil du midi. La lumière trop vive aveugle aussi bien que les ténèbres.

Là-bas, ils continuaient de se consulter. Les trois premiers scrtis démasquèrent la porte. Quatre autres se montrèrent. Mendoze en put compter ainsi jusqu'à sept. C'é-

tait justement le chiffre annoncé, la nuit dernière, sur la place de Jérusalem, par l'interlocuteur nocturne à qui Trasdoblo donnait le nom de Pedro Gil.

Sur les sept, six avaient ce harnois du soldat mercenaire, un peu plus désordonné que le costume des brigands de nos mélodramas modernes.

Ils étaient armés jusqu'aux dents. Trasdoblo avait à la main une hache fraîchement affilée, qui étincelait aux rayons du soleil.

Par suite sans doute du conseil qu'ils venaient de tenir, Trasdoblo se coula le long des bâtiments en retour, et s'abrita derrière un angle de la muraille pour jeter aux fenêtres grillées du grand donjon un regard inquiet.

Ramire suivit ce regard et n'aperçut rien aux fenêtres. Trasdoblo revint vers ses compagnons, qui mirent bas lestement leurs justes et leurs buffleteries. On fit un tas de tout cela dans l'étable.

Les six soudards étaient devenus des garçons bouchers. Trasdoblo leur attacha lui-même le tablier de cuir.

Mais ramire voyait toujours briller les longues épées derrière le seuil.

Tous rentrèrent. Le bœuf qui avait mugé rendit dans l'étable ce grand et lugubre gémissement des bestiaux qu'on abat. Trasdoblo ne perdait point son temps. Il vaquait à l'une de ses tâches en attendant l'autre. Un brutal éclat de rire suivi le cri d'agonie du bœuf, puis le silence se fit.

La chaleur accablante, l'impatience, l'attente, l'émotion, donnaient à Ramire une sorte de vertige. Le bout de ses doigts s'incrutait dans le ciment, dur comme la pierre ; l'idée lui montait au cerveau que la ruine allait fléchir sous lui. Il éprouvait cette étrange sensation de balancement qui prend l'homme au bord du précipice.

Sa tête lui pesait. Des éblouissements passaient devant ses yeux.

Au plus fort de cet état où la pensée étonnée cesse de se fier au témoignage des sens, Ramire crut entendre un grincement léger au-dessus de sa tête.

Il lève les yeux instinctivement.

Le bruit venait de l'étage supérieur du donjon. La portion de la tour carrée qui faisait face à Ramire recevait en plein la lumière du soleil, et pourtant ses yeux fatigués ne distinguèrent rien d'abord. Le grincement cependant continuait. Guidés par ce bruit, les regards du jeune bachelier se fixèrent avec un effort intense sur la plus haute fenêtre du donjon.

Il vit enfin, comme si un voile se fût déchiré pour lui, une tête et un corps de prisonnier à cette fenêtre, dont les barreaux étaient arrachés déjà. La tête se penchait pour inspecter la cour.

L'homme était demi-nu. On distinguait les muscles de sa robuste poitrine, sur laquelle tombaient en désordre des flots de barbe et de cheveux.

De la fenêtre, il était absolument impossible au prisonnier de voir la porte de l'étable. Deux choses faisaient obstacle : le renflement de la tour à l'étage inférieur et la saillie des bâtiments surajoutés.

Le prisonnier prêta l'oreille ; puis, prenant son parti sans doute, il mit le pied sur l'appui de sa croisée.

Le cœur de Mendoze sauta dans sa poitrine. Il eut envi de crier.

Mais sa voix serait allée vers l'étable comme vers le donjon. C'eût été donner l'éveil aux assassins.

Et Mendoze sentait que ce captif, pendu déjà aux barreaux de son cachot, faisait bien de jouer sa vie, même sur cette chance désespérée.

Le corps entier se montrait maintenant en dehors de la fenêtre. Les jambes n'avaient pas plus de vêtement que la poitrine.

Celui-là devait être un rude combattant : vous eussiez dit une statue de marbre.

Au premier mouvement qu'il fit, Ramire devina le motif de sa nudité. Son premier mouvement en effet, fut de tirer en dehors une corde préalablement attachée aux tringles des barreaux de la fenêtre.

Cette corde, noueuse et inégale, gardait les diverses couleurs du linge et des habits qui avait servi à sa fabrication.

La corde déroulée atteignait à peine la première saillie du donjon. Ramire eut froid dans tous ses veines.

Le prisonnier saisit la corde d'une main assurée. Son pied allait quitter l'appui de la fenêtre lorsqu'il s'arrêta tout à coup, immobile l'œil fixé sur les ruines.

Il venait d'apercevoir Mendoze.

Mendoze devinait toutes ses impressions sur son visage. Le captif croyait avoir affaire à un espion posté en ce lieu pour examiner sa cellule. Par un mouvement instinctif, Mennoze mit la main sur son cœur.

Le prisonnier s'inclina gravement, fit le signe de la croix et se pendit à la corde. Il parvint en peu de temps à la première saillie.

Mais comment aller au-delà, à moins d'avoir des ailes ?

Le prisonnier assura ses pieds sur la saillie et leva la tête.

Ramire, tremblant et bouillant de fièvre, le vit arrondir ses deux mains autour de ses lèvres. Le prisonnier avait tout bas appelé sans doute, car, à la place même où s'était montré pour la première fois, une blonde enfant apparut.

Le prisonnier lui envoya de la main un caressant baiser.

L'enfant à l'aide de ses petits doigts malhabiles, attaqua le nœud resserré par tout le poids d'un homme.

Il fut longtemps à le détacher, si longtemps que la sueur froide ruissela plus d'une fois sur les tempes de Mendoze.

Le prisonnier s'était assis. Il attendait patiemment.

Enfin, la corde détachée tomba sur la saillie. Le prisonnier la saisit et l'attachait aux barreaux d'une fenêtre, puis il remercia d'un geste l'enfant, qui alors, souriant et tout heureux, battit des mains après lui avoir renvoyé son baiser.

Jusqu'à ce moment la tentative d'évasion du captif avait été profondément silencieuse. Mendoze frémit au léger bruit que produisirent en se choquant les petites mains de l'enfant. Il avait raison de frémir. Deux ou trois sombres visages de coquins parurent en effet à la porte de l'étable.

Mendoze voulut signaler le danger au prisonnier, mais celui-ci avait déjà tourné le dos. Il était suspendu à la corde, et commençait la seconde étape de son pénible voyage.

La longueur de sa corde le conduisait cette fois à l'étage qui dominait immédiatement les bâtiments communs dont l'étable de Trasdoblo formait l'extrémité la plus orientale.

Pendant qu'il descendait à la force de ses bras, Mendoze vit les braves déguisés en garçons bouchers se glisser le long de leur mesure, et regarder comme Trasdoblo l'avait fait une première fois. Ils durent apercevoir le prisonnier, car ils se replièrent vivement vers l'étable en courbant l'échine et en se faisant petits.

Ils se partagèrent les épées qui étaient derrière la porte.

Trasdoblo seul ne prit que son coutelas de boucher.

Jusqu'à présent, Mendoze avait assisté à cette scène comme on assiste aux capricieuses illusions d'un rêve. En ce moment, la pensée de l'œuvre qu'il avait entreprise surgit en lui avec une soudaine violence, en même temps qu'il avait la confiance de sa complète utilité. Ces deux idées illuminèrent brusquement la nuit de son cerveau. Un râle sortit de sa poitrine. Il eut un accès de fiévreux désespoir et tordit ses bras impuissants.

Isabel ! c'était le père d'Isabel qui descendait le long de cette corde, et que chacun de ses efforts rapprochait du guetapens où il allait laisser sa vie ! Et nul moyen de le secourir ou même de l'avertir ?

Mendoze mesura de l'œil la hauteur du mur d'enceinte : cet obstacle était infranchissable. Tout à l'heure il avait éprouvé le battant de la poterne : il l'avait trouvé fermé sur ses gonds ; en poussant, il avait même senti la résistance de la barre massive qui le soutenait à l'intérieur.

Et pourtant Mendoze était là pour agir. Son immobilité le tuait. Mille expédients, insensés, impraticables, lui venaient à l'esprit ; tantôt il voulait se lever tout droit et appeler à haute voix les bandits au combat.

De toutes ces imaginations, ces deux-là étaient les moins folles. Or, leur résultat immédiat devait être de resserrer les chaînes du captif.

Il hésitait, mais il allait peut-être céder aux entraînements de la fièvre qui lui brûlait le sang, lorsque son attention fut attirée de nouveau vers le prisonnier qui arrivait pour la seconde fois au bout de sa corde.

Il n'y avait plus personne pour le détacher et lui fournir un troisième champ.

Mendoze vit bien tout de suite que le fugitif avait compté là-dessus.

Celui-ci lâcha en effet résolument sa corde, et parvint à s'accrocher à la corniche du second étage de la tour. Se soutenant d'un seul bras, il passa son autre main dans une étroite écharpe qui lui servait de ceinture et que Mendoze n'avait point remarqué. Il y prit un morceau de fer aiguisé qui était sans doute un fragment des barreaux de sa prison.

Cela pouvait faire office de clou et aussi de poignard.

Cela fut clou d'abord. Le captif l'enfonça entre deux pierres et put faire un pas de plus vers le sol. Puis son doigt, crispé dans le trou du morceau d'acier, le soutint une seconde et lui permit de ficher de nouveau son outil. . .

Mendoze le vit franchir ainsi une demi-douzaine de pieds.

Son cœur bondissait, son pauvre cœur, prisonnier aussi et enchaîné par l'impuissance. Il aimait cet homme, non plus seulement pour sa fille, mais encore pour sa vaillance héroïque. Il l'admiraient passionnément dans son travail acharné. Ce qu'il demandait à Dieu c'était de mourir en le sauvant.

Un cri d'angoisse s'étouffa dans sa poitrine. Il avait perdu de vue les bandits pendant un instant. Son regard, en s'abaissant, les aperçut rangés et collés à la muraille, immédiatement au-dessous du captif. Ils attendaient sa chute.

Mendoze fut frappé comme d'un coup de massue.

Mais une idée jaillit de ce choc. Ne pouvait-il pas imiter l'exemple du prisonnier et escalader l'enceinte par un moyen semblable ? Une fois dans la cour, il se voyait déjà tombant l'épée à la main, sur ce troupeau d'assassins, frappant d'estoc, frappant de taille, et délivrant le père d'Isabel.

Toute sa force lui revint. Il sentit renaître toute sa présence d'esprit. Son œil mesura exactement la route que le captif avait encore à parcourir ; il se dit : J'aurai le temps.

Mendoze quitta sa position au sommet de la ruine. A quoi lui servait ce poste où l'on pouvait observer, il est vrai, mais où l'on ne pouvait agir ? Au bas du pan de muraille, un poteau était planté en terre pour attacher l'attelage de Trasdoblo, car la poterne était trop étroite pour donner passage à une charrette.

D'un coup d'œil, Mendoze fit éclater l'extrémité supérieure du poteau. Il choisit deux copeaux courts et solides ; il en amincit le bout de façon à former deux espèces de coins. Muni de ces moyens d'escalade, il courut vers la muraille d'enceinte et commença incontinent à la gravir.

Ses coins entrèrent sans trop de peine dans les interstices des carreaux de torchis.

Et une minute, il eut accompli la moitié de sa tâche.

Mais, à cette hauteur, le mur se trouva plein et bâti d'une seule pièce ; Mendoze, obligé de percer le tron de ses mains avec la pointe de son épée, n'avança plus qu'avec une extrême lenteur.

Le découragement le prenait, car il se disait : Le duc doit avoir atteint maintenant le toit des communs ; dans quelques secondes je vais entendre son cri d'agonie !

Il écoutait alors, immobile et réprimant jusqu'à son souffle. Aucun bruit ne venait de l'intérieur de la forteresse. C'était toujours le même silence morne et profond.

Le duc avait-il été poignardé ? lui avait-on fendu le crâne sans qu'il eut poussé un seul cri ?

Mendoze, à cette pensée, faisait un effort terrible et avançait d'un pas : s'il n'espérait plus sauver, il voulait venger.

Mais l'épuisement avait raison bientôt de son paroxysme. Ses mains, amollies et baignées de sueur, s'engourdisaient. Le soleil ardent, impitoyable, frappait d'aplomb le torchis blanchâtre où il était suspendu comme un fruit à l'espalier. Tout ce que Mendoze touchait le brûlait. A chaque instant, le vertige faisait tourner son cerveau. Il se sentait vaciller comme un homme ivre, et sa tête, plus lourde que tout son corps, l'entraînait à se précipiter vers le sol.

Et pourtant il travaillait toujours, il approchait du faite. Tantôt ce grand silence le navrait comme une certitude de mort ; tantôt il y puisait une espérance dont l'intensité soulaine participait de transport.

Un bruit se fit comme il enfonçait un de ses coins, à un demi-toise environ du sommet de la muraille. Ce bruit lui répondit dans la tête et dans le cœur. Il eut un tressaillement si violent qu'il faillit perdre l'équilibre.

Il s'arrêta pour prêter l'oreille. Ce ne fut pas en vain : une série d'autres bruits lui arriva.

Le premier avait sonné lourd comme la chute d'un corps sur le sol.

Mendoze savait ce que c'était. Il s'étonnait seulement que le duc eût mit tant de temps à descendre.

Les secondes lui avaient semblé des heures.

Les autres bruits se mêlaient et se succédaient, changeant à chaque instant de nature. On ne parlait point ; encore moins criait-on. Il y avait de rapides cliquetis, puis des ébranlements profonds. Un fois la muraille fut heurtée et trembla comme si elle eût subi le choc d'un projectile pesant.

Croyez que mendoze n'écoula pas longtemps. Le duc était en vie, voilà ce qu'il conclut de ces bruits de mêlée. Le duc se

battait. Avec quelles armes ! Vive Dieu ! Mendoze allait le savoir, car d'un suprême élan il parvint à mettre un genou sur son pieu. Sa main se crispa sur le faite de la muraille. L'escalade était accomplie.

Il vit de son premier coup d'œil le prisonnier, ce corps de bronze, debout et tête haute, au milieu de sept assassins. Sa poitrine avait des traces sanglantes et ses cheveux dégouttaient rouges, parce qu'il portait une blessure au front ; mais son œil brûlait, mais les muscles de son torse saillaient comme des cordes.

Il s'était alossé à l'angle formé par l'étable et le reste des communs. Sous ses pieds était un tas de pierres plates comme celles qui servent à daller les abattoirs. Il tenait de la main droite une des ces pierres, de la main gauche un os de bœuf, long gros, rouge et qui certes ne devait pas être une arme méprisable au bout d'un bras comme le sien.

Au moment même où la tête de Mendoze dépassait le mur les sept bandits se ruèrent tous ensemble sans prononcer une parole.

Le duc, également silencieux, en fit rouler deux d'un coup de sa dalle lancée à tour de bras. Un troisième tomba sur les genoux, le front fêlé par un coup de fémur de bœuf.

Les autres reculèrent.

Le sang du duc coulait par deux nouvelles blessures.

XI

SAMSON ET LES PHILISTINS

C'était une étrange bataille. Ceux qui attaquaient et celui qui se défendait craignaient également de faire du bruit. La venue des vrais gardiens de la forteresse eût mis en fuite les assassins et rouvert pour la victime les portes détestées de la prison.

Il y avait entre ce lion acculé et les chiens qui le pressaient une sorte de convention tacite. Les chiens n'aboyaient pas et le lion s'abstenait de rugir.

Tout ce que nous avons raconté au précédent chapitre s'était passé en quelques minutes. Il y a des instants où les événements vont vite. Nous avons tout vu jusqu'à présent par les yeux de Mendoze, sauf ce qu'il y avait eu lieu à l'intérieur de la cour des bouchers, pendant que Mendoze escaladait le mur.

La cour des bouchers était complètement séparée du reste de la forteresse. On n'y mettait point des sentinelles, parce que la double porte de communication qui permettait l'introduction des viandes était fermée à demeure.

La nuit, et aux heures de la sieste, un énorme chien y veillait seul.

Le cadavre du chien était maintenant dans l'étable.

Les assassins avaient pris d'avance les précautions dont aurait dû s'aviser le prisonnier fugitif.

Comme cette cour des bouchers ne faisait point partie de l'enceinte gardée, Trasdoblo en avait la clef, soit pour tuer dans l'étable, servant d'abattoir, soit pour introduire sa viande toute débitée. Les rondes étaient rares de ce côté. Trasdoblo entra et sortait comme il voulait. Les guichetiers, les porteclefs, tout ce luxe de comparses obligés formant le personnel d'une prison, ne manquaient nullement à la royale forteresse de Alcalá, mais ils étaient relégués au-delà de la porte fortifiée qui défendait l'intérieur du château.

C'était quand maître Trasdoblo demandait pour sa marchandise l'entrée des bâtiments, qu'on entendait la musique des grosses clefs, des pènes rouillés et des gigantesques verrous.

Les exagérations de la propreté ne purent en aucun temps être reprochées à la nation espagnole. Trasdoblo était espagnol et boucher. Il jetait ses *issues* dehors quand il avait le temps, dedans quand c'était sa fantaisie.

Issues est le terme technique pour désigner ce qui, dans un animal n'est ni viande ni cuir.

La cour de Trasdoblo ressemblait à un cimentière pavé d'ossements, ce qui n'empêchait point qu'on trouva encore des ossements à cinquante pas à la ronde, dans la campagne et au-delà de la porte.

De nos jours, Trasdoblo eût fait commerce de tout cela. Sa bourse y eût gagné, la santé des prisonniers aussi, car tous les ans, aux jours caniculaires, les issues des bestiaux de Trasdoblo procuraient quelque bonne petite peste à la forteresse de Aleala de Guadaïra.

Les médecins de Séville avaient beaucoup disserté sur cette maladie d'un caractère particulier ; on lui avait trouvé un nom nouveau, très scientifique, mais aucun de ces doctes seigneurs n'avaient songé à faire nettoyer la cour.

Nous avons perdu de vue notre fugitif au moment où Mendoze quittait son poste sur la muraille en ruine pour tenter l'escalade de l'enceinte.

A l'aide de son barreau de fer aiguë, le prisonnier n'eût pas de peine à gagner la toiture plate des communs. Il s'arrêta là quelques secondes pour reprendre haleine, et aussi pour s'orienter, car de la croisée de son cachot on ne pouvait apercevoir qu'une très minime portion de la cour. La toiture était plate ; son rebord surplombait de beaucoup et formait, comme c'est l'habitude dans l'Espagne du midi, une profonde corniche au-dessus des bâtiments. La descente devait être infiniment plus facile ici que dans la dans la dernière étape fournie par le fugitif.

Cependant il ne se pressait point. Il parcourut, en étouffant le bruit de ses pas, la terrasse toute entière, regardant et guettant, tâchant surtout de voir au-dessous de lui. Evidemment il sentait le piège tendu.

Les assassins, comme nous le savons déjà, étaient collés au mur des communs.

Le prisonnier restait dans l'impossibilité de les apercevoir. Deux ou trois fois, il se pencha en dehors de la saillie des terrasses et prêtait une oreille attentive.

Trasdoblo et ses compagnons l'entendaient aller et venir sur le toit sonore. Ils se tenaient prêts. Ils comptaient se ruer autour de lui dès qu'ils le verraient suspendu à la corniche, et le recevoir à la pointe de leurs épées.

Le prisonnier comme s'il eût deviné leur dessein, fit pour la deuxième fois le signe de la croix et s'arrêta résolument de son haut. Il trébucha en tombant, mais il se releva rapide comme l'éclair, et, sans prendre souci de regarder autour de lui, il courut d'un temps à l'amas de débris qu'il avait remarqué.

Il choisit l'os que nous lui avons vu en main. L'os était frais et encore tout sanglant. Au moment où il se retournait en le brandissant, les assassins s'élançèrent sur lui tous à la fois.

Dans les combats il y a autre chose que l'arme, autre chose que la position, autre chose que la force, que l'adresse et que la vaillance même. Sans cela, comment expliquer certains faits de guerre presque incroyables ?

Il y a le prestige, il y a le pouvoir dominant de la vaillance, il y a la victoire de l'esprit sur la matière.

Ici, comme partout, l'unité peut mater le

nombre, quoique la force de l'unité, dix fois multipliée par son pouvoir propre, vaillance, adresse, agilité, tactique, reste beaucoup au-dessous de la force réelle du nombre.

Le prisonnier n'avait pour arme que ce fémur de bœuf qu'il brandissait comme une massue. Sauf Trasdoblo, tous les hommes qui se ruaient sur lui étaient des soldats, et ils avaient leurs épées.

Cependant le prisonnier sortit du premier assaut sans blessures, après avoir terrassé trois des assassins.

Si la porte de la cour donnant sur la campagne avait été ouverte, le prisonnier aurait pu fuir en ce moment, mais il y avait cette lourde barre engagée des deux côtés dans le mur.

Le temps de l'enlever le fugitif eût été percé de cent coups par derrière.

Les assassins se reformèrent après un instant d'hésitation. Le prisonnier avait eu le temps de gagner l'amas de dalles sur lequel il prit position comme en un fort. Là il était protégé de deux côtés par l'angle rentrant des bâtiments.

Au second choc, les assaillants avancèrent en bataillon serré. Trasdoblo avait conseillé de frapper sur le fémur du bœuf, afin de le briser.

Mais le romancero du bon duc compare son os sanglant à la mâchoire d'âne qui servit à Samson pour exterminer toute une armée de Philistins. On ne l'entama ni au second ni au troisième assaut.

Au quatrième, le duc, saisissant pour la première fois une dalle, repoussa les mercenaires jusqu'à l'enceinte, et ce fut le choc de ce projectile qui fit trembler la muraille sous les pieds de ramire.

Les assassins, on peut le dire, étaient déjà couverts de coups, mais ils restaient tous debout et la colère se mettait de la partie.

Le premier effet du prestige s'en allait faiblissant. Sur le corps nu du duc on distinguait trop bien les blessures dont chaque assaut augmentait le nombre.

La sueur et le sang collaient ses cheveux à son visage.

Le lion était terrible encore ; cependant on voyait poindre les premiers symptômes de l'épuisement qui allait le dompter.

— Il a soif ! dit Trasdoblo, qui voyait sa gorge haletter : ne le laissons pas souiller !

Ce fut à ce moment que la tête de Mendoze parut au-dessus du mur. Nul ne l'aperçut d'abord, car les combattants étaient aux prises. En voyant les assassins se jeter avec fureur sur cet homme seul et désarmé, Mendoze fut saisi de terreur. Puis la colère donna de la force à ses mains, qui soulevèrent son corps et le portèrent sur le faite même du mur qu'il enfourela comme un cheval.

Puis encore l'admiration lui dilata le cœur : il venait de voir le prisonnier repousser le quatrième assaut avec sa massue improvisée, attaquer à son tour pour tâcher de conquérir une épée glissant dans le sang, tomber, se relever sous le fer même des bandits, et les repousser encore avant de regagner son abri.

Cet homme était splendide de sang-froid, de résignation et de vaillance.

Mais, en regagnant l'angle où il avait établi son fort, ses jambes chancelaient. Mendoze le vit porter sa main à sa poitrine.

Mendoze mesura de l'œil le saut qu'il fallait faire pour lui venir en aide. Le sol de la cour était en contre-bas. Mendoze n'hésita point devant l'énorme distance à franchir, mais il voulut prendre une position convenable afin d'assurer sa chute.

C'était un sauveur qu'il fallait là-bas, non point un blessé.

Pendant qu'il se mettait debout pour prendre son élan, le prisonnier, accosté dans

l'angle des bâtiments, hâletait comme un brave coursier qui rassemble ses forces pour fournir une dernière carrière. Il gardait la tête haute. Par deux fois il leva son regard vers le ciel. Au mouvement de ses lèvres, Mendoze devinait qu'il priait.

Il priait en effet : il disait à Dieu :

— Une épée, Seigneur, une épée !

C'était la priaison du bon duc.

Richard d'Angleterre offrait son royaume pour un cheval ; le duc eût donné pour un morceau de fer son palais de Séville et son palais de Grenade, ses châteaux d'Estramadure et ses domaines de Léon, ses plaines, ses montagnes, l'or des coffres, et le sang de ses veines par-dessus le marché.

— Une épée, Seigneur Dieu !

— Par saint André ! s'écria Trasdoblo, voilà un taureau qui a la vie dure ! C'est le cas de faire un vœu : Je promets dix réaux au tronc de la Caridad si nous en venons à bout !. . . Allons, mes maîtres ! je ne suis pas un homme de guerre comme vous, moi ; mais il s'agit de ma place et peut-être de ma peau. En avant ! ne le laissons pas souffler.

Les mercenaires n'avaient certes point compté sur une besogne si rude.

Le prisonnier en les voyant venir, se remit résolument en garde. Mendoze plia les jurrêts : c'était le moment.

(A suivre)

UN MOYEN FACILE DE VENIR EN AIDE A DE PAUVRES MISSIONS

Recueillez les timbres — poste oblitérés de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rev. P. M. Barral, Missionnaire à Hammonton, Nouveau-Jersey, Etats-Unis. Veuillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des Missions d'Hammonton.

17 juin

M. Azarie Jodoin, No 1592 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai souffert pendant longtemps d'une bronchite dont j'ai été guéri par le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette."

Madame Félix St-Onge, No 1608 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai été guéri d'une forte toux par petits flacons du Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette."

M. Antoine Plante, boulanger, No 1591 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai souffert pendant deux ans d'une bronchite chronique et, après avoir pris inutilement plusieurs remèdes, je déclare avoir été enfin guéri par le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette."

Mme Edmond Charette, No 161 rue Coursol, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai souffert longtemps d'une grave bronchite dont je déclare avoir été complètement guérie par le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette. Cinq petits flacons ont suffi."

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant Lundi, le 20 Mai,
Après-midi et Soirées.

LE FAMEUX DRAME COMEDIE

HEARTS OF NEW-YORK

Excellente compagnie, jolis décors, etc.

Prix d'admission : 10c., 20c. et 30c. Sièges réservés, 10c. extra. Place au théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante : THE TWO JOHNS.

Pilules de Noix Longues

COMPOSÉES de McGale

RECOUVERTES DE SUCRE,
Pour la guérison certaine de toutes

Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements.

Et de tous les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN
2123 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR
3,000 MORCEAUX DE MUSIQUE
QUE NOUS VENDONS
10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.
Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & Cie,
No. 516 Rue Craig, MONTREAL.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire). — Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mezières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Rédacteur: M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs. Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONROUGE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). — Prix d'abonnement 12 frs. 30, No. 1 rue Rameau, Placo Louvois, Paris, France.



RECOMMANDE COMME ETANT LE MEILLEUR REMÈDE. 1 LE MARS, FLEMING, Co. LA., mai 1889.

J'ai souffert deux ans du manque de sommeil par surcroît de travail. Ayant fait usage du Tonic du Père Koenig, je me suis parfaitement guéri. Je recommande ce remède comme le meilleur pour des maladies semblables. F. BOHNHORST.

UN BIEN MAUVAIS CAS. 27 RUE St-PAUL, MONTREAL, Mars 1891.

Un jeune homme de 22 ans, débile depuis 20 ans, tombait en convulsions 10 à 12 fois le jour. C'était un bien mauvais cas à guérir. Cependant, après avoir fait usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, il a été guéri complètement. N. QUINTAL.

Wm. LEVYER, N.-Y., 12 Mars 1891.
Ma femme souffrait d'hystérie et ayant fait usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, s'est parfaitement guérie. Elle aussi bien que moi, attestons que ce médicament opère les guérisons qu'on lui assure capable de faire. FRANK STAL.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Port Wayne, Ind., U.S.A., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la **KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.**
A Vendre par les Droguistes à St. Louis, Mo. et par \$5, A Montreal, par E. Leonard, 119 Rue St-Laurent.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN
Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTI LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

Strictement payable d'avance
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS LA PRESSE
Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 27 Mai 1893

28,996

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à
LA PRESSE,
71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Pommoms. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARDON, 1706 Rue Ste-Catherine, Coin de la Rue St-Denis.

REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD. A RELIABLE REMEDY FOR Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all Disorders of the Stomach, Liver and Bowels. Rheum Fabrics cost in nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effective. Give immediate relief. Sold by Druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 10 cents. Address: THE SPANS CHEMICAL CO., 10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

A. LEOPRED
(Gradué des Universités Laval et McGill)
INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.
Succursale à SHERRBOOKE; A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.
La Toit

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin espagnol, ayant reçu d'un mis-sionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Pommoms et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Pousse par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. J. NOYES,
320 Powers' Block, Rochester, N. Y.
11 6 mai

LE GRAND TIRAGE MONSTRE

Plus d'Un Demi Million distribué



LOTERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, au Théâtre-St. Charles, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec minutie et impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Commissionaires.
Le Colonel C. J. VILLERE succède au Général Beutegard comme commissaire dans la surveillance de nos tirages Mensuels et Demi-Annuels. Le Général Beutegard choisissait toujours Mr. Villere pour le remplacer lorsqu'il était obligé de s'absenter. M. Villere a déjà surveillé neuf nos de tirages.

Nous, sous-signés, banquiers et banquiers, paperons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui sont présentés à nos comptoirs.
R. M. WALMSLEY, President Louisiana National Bank
A. H. CONNOR, President State National Bank
A. BALDWIN, President New Orleans National Bank
CARL ROHN, President Union National Bank.

LE GRAND TIRAGE MONSTRE

AURA LIEU
AU THEATRE ST. CHARLES, Nouvelle-Orléans
MARDI, 13 JUIN 1893

Prix Capital - - - \$150,000

LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$150,000, soit.....	\$150,000
1 PRIX DE \$10,000, soit.....	\$10,000
1 PRIX DE \$20,000, soit.....	20,000
1 PRIX DE \$10,000, soit.....	10,000
2 PRIX DE \$5,000, soit.....	10,000
5 PRIX DE \$2,000, soit.....	10,000
25 PRIX DE \$500, soit.....	15,000
100 PRIX DE \$100, soit.....	10,000
200 PRIX DE \$200, soit.....	10,000
300 PRIX DE \$120, soit.....	36,000
500 PRIX DE \$80, soit.....	10,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$200, soit.....	\$20,000
100 PRIX DE \$120, soit.....	12,000
100 PRIX DE \$80, soit.....	8,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$10, soit.....	\$39,960
999 Prix de \$50, soit.....	\$39,960

3,134 Prix se montant à \$530,920

PRIX DES BILLETS
Billets Complets, \$10; Demi Billet, 5; Un-Cinquième, \$2; Un-Dixième \$1.00; Un-Vingtième, 50c; Un-Quarantième, 25c.

PRIX DES CLUBS: \$55 de valeur en billets pour \$50.
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT: Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquels nous paierons tous frais, et nous payons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le Congrès ayant adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *franches de port*.

N'OUBLIEZ PAS: Après le premier janvier 1894, nos tirages se feront à Puerto Cortez, Honduras, Amérique Centrale en vertu d'un contrat de 25 ans avec ce gouvernement. Ces tirages auront lieu tous les mois comme par le passé. Il n'y aura pas de changement dans le bureau de direction et les affaires ne seront pas interrompues.
PAUL CONRAD, Président.

En achetant un billet de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, assurez-vous que ce billet est daté à la Nouvelle-Orléans; que le prix est payé à la Nouvelle-Orléans, et que le dit billet est signé par le président **PAUL CONRAD** et qu'il est endossé par les signatures des généraux **J. A. EARL** et **W. L. CABELL** et du **COLONEL C. J. VILLERE**; ayant aussi les garanties de quatre banques nationales et de leurs présidents promettant payer tous les prix gagnés et présentés à leurs comptoirs.

N. B. Les billets pour les tirages de juillet, et tous les autres subséquents, à part la signature **J. A. EARL** et **W. L. CABELL**, porteront celle du nouveau commissaire **CH. J. VILLERE** successeur du général **G. T. BEAUREGARD**, démissionnaire.
Il y a tant de trucs inférieurs et malhonnêtes sur le marché, par des gens qui reçoivent de grosses commissions que ceux qui achètent des billets devraient être sur leurs gardes. Insistez pour que les agents vous rendent des *billets* de la *LOTERIE DE L'ETAT DE LOUISIANE*, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

Grande Sensation!

LES
Chevaliers du Poignard

MAGNIFIQUE ROMAN A BON MARCHÉ

15 CTS -- SEULEMENT -- 15 CTS
17 CTS -- PAR LA POSTE -- 17 CTS

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour **LES CHEVALIERS DU POIGNARD**, contenant 260 pages grand format, que **LE SAMEDI** vient de publier.

Hâtez-vous d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

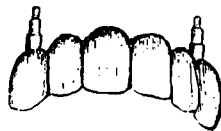
POIRIER, BESSETTE & CIE,
516 RUE CRAIG MONTREAL.

Demandez les Célèbres Boissons Gazeuses de

J. CHRISTIN & Cie
SPÉCIALEMENT LEUR FAMEUX

Cidre Champagne et Crème Soda

BUREAU ET ATELIER
149 Rue Sanguinet
25 sep 93



Nouveau métal pour palais; extra léger non crevé; gode pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. BROSSEAU, L.D.S.
25 av. 91 No. 7 RUE St-LAURENT, MONTREAL.